

LA GAZETTE MEDICALE DU CENTRE

REVUE MENSUELLE

COLLABORATEURS :

ANDRÉ; BELIN; BOSG; EM. BOUTINEAU; DRUAULT; HERMARY; VIALLE; YSAMBERT; FAIX; BABEAU, à Tours. — CH. MARTIN; JAGOT, à Angers. — HOUSSAY, à Pontlevoy. — ORRILLARD, à Châtellerault. — Paul DELAUNAY; POIX, au Mans. — BAILLET, à Orléans. — LERICHE, au Havre. — JABLONSKI; BUFFET-DELMAS, à Poitiers. — BARTOLI, à Châtel-Guyon. — MAHOUDEAU, à Amboise. — LEMESLE; MARNAY, à Loches. — R. DURAND, à Preuilly. — PAUL-MANCEAU, avocat à la Cour d'appel de Paris, correspondant artistique et théâtral. — MATTRAIS, à Chinon. — Jacques ROUGE, à Ligueil, correspondant pour le folk-lore et les traditions populaires. — BONTEMPS, de Saumur. — PATHAULT, à Blois.

COMITÉ DE PATRONAGE :

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Tours

J. RENAUT

Prof. à la Faculté de Lyon

RECLUS

Prof. à la Faculté de Paris

Raphaël BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Paris

Albert ROBIN

Prof. à la Faculté de Paris

G. MOUSSU

Prof. à l'École d'Alfort

THIROLOIX

Prof. agr. à la Faculté de Paris

Marcel LABBÉ

Prof. agr. à la Faculté de Paris

L. LÉGER

Prof. à l'Univ. de Grenoble

L. FAURE

Prof. agr. à la Faculté de Paris

La Médaille du professeur RENAUT

Récemment à Lyon les collègues, les amis, les élèves du professeur Renaut lui ont remis, à l'occasion du quarantième anniversaire de ses débuts dans l'enseignement, une plaquette, œuvre du sculpteur Aubé. Sur une face, le profil du maître : la courbe du crâne s'élève par un front bien modelé, au-dessus de deux yeux profonds dont le regard lointain et grave observe et médite. Au revers, le soleil couchant illumine l'étendue d'une grande plaine ; l'homme robuste, attaché à la glèbe, insouciant du déclin

Le professeur Albert Robin, l'ami de jeunesse, l'ami de toujours fit revivre les bons souvenirs de salle de garde, les causeries à la veillée où Renaut, « le colonel » comme le surnommaient ses camarades, exerçait un ascendant considérable sur eux tous par le charme de sa parole, l'originalité de ses pensées, l'étendue de ses connaissances et ce je ne sais quoi d'intraduisible que l'un des familiers du cénacle exprimait en disant : « Renaut, c'est une force de la nature. » Puis il le montra devenu illustre, honoré par les



du jour, presse sur le soc de la charrue ; il défriche le sol et creuse profond et droit le sillon d'où lèvera un jour la belle moisson des épis dorés qui sont le pain et la vie. En exergue, deux vers latins :

Vesper adest solito tamen impiger instat aratro
Ut vigeat cultio cras seges orta solo.

Modestement le maître a désiré que la plaquette ne louât que son effort. Les orateurs qui se sont succédé ont bien dit ce que furent les récoltes.

Académies, par l'Institut, désiré par la première Faculté de France et en termes émus il sut dire discrètement la loyauté, la bonté du grand homme.

Le professeur d'histologie de Montpellier, Vialleton, maître incontesté de l'anatomie comparée en France, loua l'observateur perspicace qui découvrait toujours dans les préparations de ses élèves des détails nouveaux et intéressants et qui savait par son esprit généralisateur et synthétique vivifier le fait morphologique froid et inerte en en tirant des déductions biologiques générales ou pratiques.

Le Dr Mollard, médecin des hôpitaux, développa cette

pensée : Le maître unit l'enseignement du laboratoire à l'examen du malade, la science pure à la clinique, et de cette heureuse alliance sortit une série de travaux définitifs dans le domaine de la pathologie.

Regaud, élève de Renaut depuis vingt ans, retrace magistralement l'œuvre générale du maître. En touches larges et précises, il peignit l'habile technicien, créateur de méthodes nouvelles, l'histologiste hardi qui aborde la science par l'étude des grands problèmes, creuse une large tranchée puis laisse dormir momentanément le champ exploré pour pénétrer dans un autre territoire.

Puis il traça la silhouette du professeur qui, de sa parole imagée, charme la foule des élèves, pressés dans l'amphithéâtre trop restreint, tandis que sa main illustre magnifiquement au tableau noir ses descriptions magistrales.

La Gazette médicale du Centre s'associe à tous ces éloges et est heureuse de féliciter à cette occasion son éminent collaborateur, fils de la Touraine, élève de l'École de Tours et continuateur des grands médecins du terroir Tourangeau.

La Maison du Médecin

CONFÉRENCE FAITE A TOURS

Dans les Salons de l'Hôtel de Ville

le 22 février 1913

Par le Docteur Lucien NASS

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Ce n'est pas sans une certaine émotion, sans une réelle appréhension que je prends ce soir la parole, dans cette magnifique salle de l'Hôtel de Ville de Tours, après les éloges que votre Président vient de m'adresser. J'en suis assurément très confus. Et j'aurais droit d'en tirer quelque orgueil et quelque vanité, si je ne me rappelais que je suis ici dans le pays de notre illustre aïeul François Rabelais qui nous a appris à haïr l'orgueil et la vanité. Je vous remercie donc purement et simplement de votre si sympathique accueil, et tout chargé des éloges dont vous m'avez comblé, je les distribuerai fidèlement à ceux qui les méritent beaucoup plus que moi, à tous les collaborateurs de la *Maison du Médecin*.

Car c'est au nom de la *Maison du Médecin* que je viens ce soir parmi vous, c'est pour vous entretenir de cette œuvre de justice et de réparation confraternelle et dans l'espoir de vous convertir à notre foi.

..

Messieurs, la *Maison du Médecin* s'est donnée pour but, — son nom l'indique suffisamment du reste, — de créer et de faire vivre une ou plusieurs maisons de retraite pour nos vieux confrères sans ressources. Elle participe donc, et de la façon la plus efficace qui soit, au soulagement de la misère médicale, cette hideuse plaie qui sévit si cruellement sur notre corporation.

Voilà un bien gros mot, pensera-t-on, la *misère médicale*. Correspond-il vraiment à la réalité ? Il se peut qu'en dehors de nous, dans le grand public, on continue à témoigner quelque scepticisme quand nous parlons des destinées peu enviables du médecin ; mais nous autres, mes chers confrères, nous savons bien que si quelques-uns atteignent les sommets de la fortune, si une grosse majorité arrive à vivre du produit de son travail, de trop nombreux confrères n'ont pu amasser, au cours d'une existence pénible, laborieuse et hérissée de périls, les ressources suffisantes pour prendre un court repos avant le grand sommeil. Pour ceux-là, c'est bien la misère qui les contraint à soixante-dix ans et

plus, à courir les grandes routes, à monter les étages, à se cramponner à une clientèle de jour en jour plus clairsemée et moins confiante.

Mais je vois d'ici la grosse objection qui se dresse chaque fois qu'on aborde un tel sujet. C'est le *doit-on le dire* de notre corporation. Quelques-uns pensent préférable de jeter un voile sur ce pénible état de choses et de ne pas révéler au grand public la détresse de trop nombreux médecins. Et pourquoi donc ! Y a-t-il un déshonneur à s'avouer pauvre, alors qu'on a pendant un quart de siècle et souvent davantage consacré toute son énergie, toutes ses forces vives à ramener la santé chez les malades, à soulager, à guérir, à consoler, et aussi à prévenir le mal ? Mais non, nous ne devons point tomber dans cette erreur du siècle qui veut que l'ouvrier paraisse un bourgeois, le bourgeois un aristocrate, l'aristocrate un seigneur, que chacun paraisse plus riche qu'il n'est — façade dorée d'un mur qui s'écroule. Ayons le courage, la franchise d'exposer non seulement entre nous, mais devant tout le monde la situation réelle de trop nombreux médecins s'enveloppant dignement dans le manteau troué de leur détresse, supportant soigneusement un sort immérité. Disons à ce grand public, à cette bourgeoisie généreuse et altruiste toujours prête aux œuvres de solidarité sociale, disons-lui : C'est à ton service que le médecin urbain ou rural s'est usé, c'est pour te dispenser toute sa science, tout son cœur qu'il s'est dévoué : reconnais ta dette et aide-nous à lui offrir, dans sa vieillesse, un sort digne de lui. »

Nous sommes, à la *Maison du Médecin*, mieux placés que quiconque pour pénétrer les mystères angoissants que cache la misère médicale. Depuis que notre œuvre est fondée, nous avons reçu quantité de lettres constituant un dossier véritablement impressionnant, poignant comme un drame. Ces lettres, ce sont les candidats, ce sont nos futurs pensionnaires qui nous les écrivent, mettant à nu, avec une franchise dont dut souffrir leur amour-propre, leur détresse matérielle qui fatalement se double d'une détresse morale. Toutes racontent, avec le même luxe de détails, la même existence laborieuse et stérile pour le confrère qui a vieilli sous le harnais et qui ne souhaite qu'un temps de repos avant de s'endormir pour toujours.

Je ne veux pas vous fatiguer en dépouillant avec vous ce dossier. Laissez-moi cependant vous donner lecture des deux documents suivants que nous écrivirent deux confrères de la campagne :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai été médecin en campagne, j'ai pratiqué la médecine et la pharmacie, j'ai 71 ans et suis atteint de surdité. Ayant élevé des enfants, je n'ai pas mis d'argent de côté, n'ayant jamais gagné que juste ce qu'il me fallait pour vivre.

Je vis seul avec ma femme, sans domestiques. Les clients qui paient se sont espacés, j'ai bien le service de nuit pour la ville mais les ressources sont bien insuffisantes, et des paiements ne se faisant que par trimestre ou tous les 6 mois, si l'un de nous deux tombe malade ou infirme, ma femme ou moi, c'est la misère, et alors plus de pain, plus de maison.

Je viens vous demander de venir à notre secours, je sollicite notre admission à la *Maison du Médecin* le plus tôt possible.

Et cette autre, est bien plus navrante encore ?

En 1881 j'arrivais à X..., où l'on demandait un médecin — mon prédécesseur, délaissé par sa clientèle, venait de se tuer. Pendant 10 ans, grâce à une clientèle modeste, je suffisais à mes besoins et couvrais mes dépenses, me trouvant par contre dans l'impossibilité de rien mettre de côté.

Malheureusement la clientèle s'affaiblissait, par le fait de l'arrivée d'un autre confrère et par la lutte avec les pharmaciens qui, contrairement à la loi, donnent des consultations ; je suis arrivé ainsi à ne plus faire que 3 ou 4 visites à de pauvres gens qui remettent leurs paiements à des époques indéterminées.

Bref, je suis arrivé à ne plus pouvoir payer mon loyer, bien infime, ni mes impôts, ni ma pension, et de même que mon prédécesseur si l'on ne vient pas à mon secours, je suis forcé de terminer ma vie,

Eh bien, Messieurs, ces deux confrères sont aujourd'hui pensionnaires de la *Maison du Médecin* et goûtent, dans notre fondation de Brezoles, le charme d'un repos auquel ils n'osaient espérer, avant notre création.

Les causes de cette détresse médicale, si répandue à la ville comme à la campagne, relèvent de divers facteurs. Il faut d'abord incriminer la pléthore de praticiens, correspondant à une diminution proportionnelle du nombre des malades. Cette pléthore, c'est la rançon de notre progrès en matière d'éducation et d'instruction. L'Etat, jaloux du succès des Universités étrangères, a attiré vers ses Ecoles supérieures et ses Facultés le plus grand nombre possible d'étudiants, en faisant miroiter à leurs yeux et à ceux de leurs parents le mirage des professions libérales. Quelle lourde erreur ? Comme si la valeur d'une Université se jugeait au nombre des élèves, et non aux travaux qu'elle accomplit, à la part qu'elle prend au progrès scientifique ! Cette attirance vers les Facultés de Médecine, bienveillamment cultivées par l'Etat, les familles bourgeoises et même les familles paysannes ne surent y résister. Alors recommence l'éternelle histoire de *Blanchette*.... Lorsque je faisais ma philosophie au lycée Charlemagne, — il y a de cela bon nombre d'années. hélas ! — c'était l'ambition commune : faire sa médecine. Les trois quarts de la classe, sinon les neuf dixièmes entrèrent à la Faculté, en bataillon serré. La Faculté de Médecine, c'était le déversoir naturel des établissements d'enseignement secondaire. Le résultat, vous le connaissez : ce fut l'invasion des villes et des campagnes par de nouvelles générations médicales, demandant leur place au soleil, fortement armées pour la lutte, et possédant bien des qualités, sauf une seule : la patience.

Et c'est ainsi que dans les postes paisibles, où un médecin vivait modestement de son labeur quotidien, sans autre souci que de nourrir les siens, vinrent s'installer de jeunes praticiens, ardents, résolus, élevés à la moderne, faisant

fi du cabriolet et roulant en voiturette, captant aisément la confiance du public qui préfère toujours à l'ancienne méthode la nouvelle école. Pour les vieux confrères, ce fut la catastrophe.

Notez que, déjà, ils avaient eu à se défendre contre des adversaires de la profession médicale d'autant plus dangereux qu'ils se réclamaient des principes altruistes et généreux : je veux parler des mutualités qui réalisaient ce nouveau miracle de faire le bien avec la bourse du médecin, mais d'en empêcher tout le bénéfice moral. Au surplus, en France, le médecin a toujours été considéré comme un citoyen auquel on doit imposer tous les sacrifices de générosité et de solidarité social.

Il est évidemment très facile de pratiquer l'œuvre de miséricorde de cette façon aussi ingénieuse qu'élégante : elle a eu pour résultat certain d'accroître un peu plus les conditions difficiles de l'exercice professionnel.

Enfin, et nous ne saurions trop le répéter car c'est la base même de nos revendications devant la société, le médecin a été l'apôtre désintéressé, toujours actif, souvent éloquent, de la croisade pour l'hygiène qu'il a même dans tous les milieux, urbains, ruraux, bourgeois, ouvriers, scolaires, militaires. Les pouvoirs publics lui ont dit : Faites pénétrer dans les masses les notions élémentaires de propreté, participez à cette œuvre salutaire de la prophylaxie des maladies contagieuses. Si vous le voulez, le taux de celle-ci va diminuer d'une façon considérable. Que d'existences allez-vous sauver, que d'épidémies allez-vous éteindre dans le germe, que de maladies n'aurez vous plus à guérir. » Eh bien, je le demande ici : Est-il un seul de nos confrères qui ait refusé son concours à cette croisade ? Est-il un seul qui ait seulement pensé qu'en pratiquant cet apostolat, il allait obliger tout le monde, et ne nuire qu'à une seule personne, à lui-même, à marcher contre les intérêts d'un seul, les siens ? Et c'est ainsi que tous ont volontairement contribué à abaisser le taux général de la morbidité, à diminuer le nombre des malades à l'heure où précisément augmentait celui des concurrents.

Evidemment, mes chers confrères, la profession médicale traverse une crise qui sera plus ou moins longue, suivant que l'adaptation aux conditions nouvelles de la vie sociale sera plus ou moins laborieuse. Déjà, on commence à combattre la pléthore et les pères de familles en croient plus dur comme roc, que le diplôme de docteur est un brevet de fortune. Mais, en attendant des temps meilleurs, nous nous trouvons en présence d'une situation critique qui durera au moins autant que nous-mêmes et nous survivra très vraisemblablement. Cette crise bat son plein à l'heure actuelle. C'est pour y remédier que nos différents groupements professionnels ont entrepris une série d'initiatives plus ou moins heureuses.

C'est elle qui a fait éclore les syndicats médicaux. Certes, ceux-ci ont réalisé de grandes choses, dont la plus belle est d'avoir ramené la concorde entre médecins de la même localité qui, jadis, ne se saluaient même pas. Les syndicats ont fait œuvre excellente quand ils ont dressé leur volonté contre celle des mutualités et des Compagnies d'assurances, quand ils ont fait reconnaître et adopter le principe du librechoix, quand ils se sont opposés en bloc à toute mesure pouvant aliéner l'indépendance, et violer la conscience du praticien. En ce qui concerne le relèvement des honoraires, moyen pratique d'augmenter les ressources du médecin, leur initiative ne pouvait être aussi fructueuse.

La campagne menée à cette occasion a eu, je crois, pour principal effet de dresser le public contre le corps médical, accusé de cupidité, et puis, en quoi ce relèvement des honoraires peut-il soulager ce vieux confrère, qui, n'ayant

plus de clientèle, se soucie peu que le taux de la visite soit augmenté ?

Les Sociétés de prévoyances de retraites, de secours mutuels poursuivent plus directement le but de parer la détresse médicale. Mais leur action est manifestement insuffisante. D'abord, elle ne peut toucher que les prévoyants qui, depuis longtemps, effectuent des versements à la Société, les autres sont et demeurent ignorés. Est-ce une raison pour que nous restions indifférents à leur malheur, et que nous nous bornions à leur tenir, tel le maître d'école de la fable, un grand discours sur leurs errements passés ? Et puis, les bénéficiaires de ces Sociétés reçoivent une pension ou une retraite qui leur permet tout pour ne pas mourir de faim. Remarquez qu'au fur et à mesure qu'elles vieilliront, ces Sociétés seront obligées de baisser le montant de la retraite, le nombre croissant de leurs pensionnaires ne leur permettant pas de maintenir les taux actuels. Ce sera donc une bouchée de pain pour nos vieux confrères. Estimerons-nous que c'est assez ?

En réalité, ce ne sont ni la mutualité, ni la prévoyance, ni le syndicat qui peuvent remédier à la misère médicale ; c'est, seule, la bienfaisance. Qu'on ne se choque pas du mot. Employez-le ici dans son sens le plus large ; il ne s'agit plus de donner des droits — combien minimes — à quelques sociétaires privilégiés ; mais tout simplement de demander aux confrères, auxquels la fortune a souri, qui vivent de leur art, un léger sacrifice, celui-ci s'ajoutant à celui du voisin, à ceux de toute la corporation permettra de recueillir les infortunés, les malchanceux, les vieux de la carrière qui souhaitent simplement de ne pas mourir dans les brancards, de le recevoir dans une vaste et confortable maison, la *Maison du Médecin*, au foyer de laquelle ils viendront frileusement se grouper, heureux de cette halte propice dans la pénible montée de leur calvaire.

C'est pour répondre à ce besoin que, voici aujourd'hui cinq années résolues, fut fondée notre Association. Laissez-moi, mes chers confrères, vous exposer un bref historique de notre œuvre, au cours duquel vous pourrez juger des difficultés que nous avons eu à surmonter, et des résultats obtenus pas à pas.

L'origine de la *Maison du Médecin* est des plus modestes. Un jour, me trouvant en mal de copie, comme il arrive si souvent à de pauvres journalistes obligés de buriner leur devoir de style quotidien, j'exhumai des mémoires du Dr Véron une lettre qu'Orfila lui adressait il y a soixante ans. Le célèbre savant écrivait à l'ancien directeur de l'Opéra : « Il est vrai, mon cher Monsieur, que depuis plusieurs années, je songe à fonder une honorable maison de retraite pour les vieux médecins infirmes et pour tous ceux que la pauvreté n'aurait pas épargnés. Cette idée, j'espère bien la réaliser un jour, au nom de l'Association des Médecins de la Seine dont vous faites partie. Dès que l'état de nos finances nous permettra d'agir, je mettrai mon projet à exécution en ouvrant une souscription à laquelle prendront part tous nos généreux confrères. Il est si doux de faire le bien et de rehausser la dignité d'une profession comme la nôtre que je n'hésite pas à affirmer que tous ceux que la fortune a favorisés s'empresseraient de nous venir en aide ». Orfila ajoutait qu'il connaissait un souscripteur anonyme, — lui-même sans doute, — disposé à faire un premier versement de dix mille francs.

Que vouliez-vous qu'un journaliste fit d'un document aussi savoureux, le reproduire, le commenter, le développer en deux colonnes et demie, suivant les règles de l'art.

Vous voyez d'ici l'article : considérations sur la dureté des temps, la misère des vieux praticiens, l'utilité, la nécessité d'un Pont-aux-Dames médical, et, comme conclusions : Personne ne reprendra-t-il l'idée d'Orfila ?

L'article écrit, corrigé, publié, je me souciais autant de lui, je dois l'avouer, que de ma première page d'écriture : nous sommes ainsi faits que nous jetons notre pensée au fil des jours, nous la semons à l'aveuglette sans nous préoccuper de la moisson à récolter. Et pourtant quelle moisson était réservée à cette graine féconde ! Quelques jours après, je trouvai dans mon courrier une lettre d'un confrère que je ne connaissais que de nom.

« Votre article, m'écrivait-il, m'a comblé de joie. Depuis longtemps je rumine la même idée. La chose est possible, elle est certaine. Venez me voir. »

Ce confrère, c'était le Dr Courtault qui dirigeait, en même temps qu'un établissement d'hécanothérapie, une publication médicale : *Les Tablettes mobiles*. Je me rendis à son invitation. J'étais assez sceptique, du reste. Fonder une maison de retraite, comme ça, de but en blanc, ce sont des choses qui s'écrivent au courant d'une chronique. Quant à les réaliser...

Mon scepticisme ne tint pas longtemps. Sitôt que je le vis, Courtault me conquit. Ah ! Messieurs, laissez-moi évoquer devant vous la figure si sympathique de cet excellent homme de bien, ravi si stupidement à notre affection au naufrage de l'*Emir*.

Courtault était un Breton bretonnant, taillé en athlète, large d'épaules et le corps cambré fièrement en vieux loup de mer qu'il était ; un visage énergique, encadré de favoris de mathurins, mais éclairé de deux yeux d'un bleu adouci, comme le ciel pâle de sa chère Bretagne, des lèvres rasées et singulièrement mobiles dénotant chez lui ce don inné de la parole. Car Courtault était à la fois un orateur, un écrivain, un praticien, et toutes ces qualités il les résumait en une seule : l'action. Oui, il vivait pour l'action, à condition qu'elle fut difficile, ingrate, sans profit.

A soixante ans, il avait roulé sa bosse un peu partout, sans jamais faire fortune, parce que cet homme, si perspicace pour autrui, était déplorablement négligent de ses intérêts. Il ne fallait pas lui donner des portes ouvertes à enfoncer, mais des grilles solidement verrouillées ; dans la lutte, il aimait surtout l'assaut, car, éternel Tangloss, il avait toujours foi dans l'issue finale. Seul, un homme de cette trempe pouvait espérer réussir en fondant la *Maison du Médecin*.

Car vous pensez bien, mesdames et messieurs, que les objections ne manquaient pas. Je fus le premier à les lui opposer.

— Je ne demande pas mieux que d'essayer, mais c'est cent mille francs, au moins, qu'il nous faut, pour faire marcher l'affaire.

— Nous aurons bien plus !...

— Mais il faudra remuer ciel et terre ..

— Nous les remuerons.

— Et puis, nous allons avoir contre nous une opposition formidable ; tous deux nous sommes de modestes médecins, sans titres ni fonctions officielles ; nous n'avons nulle autorité.

— Nous la prendrons, cette autorité, puisque la maison de retraite n'a pu être fondée par les grands manitous, c'est que, seuls, de simples praticiens en sont capables.

— Et les Associations, les sociétés de prévoyances de retraite et autres dont nous allons troubler la quiétude.

— Nous les aurons toutes contre nous, d'abord, nous lutterons, nous vaincrons, et, après, elles seront toutes avec nous.

NEURALGIES, NEVRITES RHUMATISMES AIGUS
DOULEURS REBELLES DE TOUTES SORTES
Guérison certaine et soulagement
immédiat par la véritable
NEURALGEINE COUTANT
Blixir de conservation indéfinie à base de chloral et
méthylacétamide. Le flacon 2 fr. 25 dans toutes les
pharmacies. — Envoi d'un petit flacon d'essai pour
Docteur contre 0 fr. 60 en timbres poste adressé à
F. COUTANT, Pharmacien à Cognac (Charente). —
Remise aux Docteurs: 50 0/0 sur les grands flacons de
2 fr. 25

ASTHME, BRONCHITES, CATARRHES
Guérison sûre et rapide par les
PASTILLES BRACHAT
à base de PIN, LACONINE et CODÉINE
Les Docteurs BRACHAT & LACONINE à Cognac

Déposé dans toutes les pharmacies

VITRINE
Vitrine à instruments en métal
nickelé, vitree partout 3 étagères
en glace mobiles - porte à serru-
re - tringle à instruments
hauteur 60 % largeur 40 % pro-
fondeur 20 % prix 65 fr.
hauteur 90 % largeur 50 % pro-
fondeur 25 % prix 110 fr.
Ch. LOREAU, 3^{bis} Rue Abel, PARIS XII. Télép 941-85

DE DION-BOUTON

LA MEILLEURE MARQUE !

CHARRON



CHENARD

ATTENTION !!! La Voiturette 6 HP, 2 cyl. DE DION-BOUTON
Qui fait l'admiration de tous les Docteurs et Hommes d'affaires ne
peut pas être comparée à quelques types de pacotille bon marché
Elle dépense 6 litres 1/2 aux 100 kil., fait du 40 de moyenne. — Peut faire 10 années
de bon service à raison de 0 fr. 15 du kilomètre (tout compris)

Livraisons immédiates & essais à volonté des 6, 8, 10, 12, 14 et 20 HP.
GRAND GARAGE VILLENEUVE A TOURS

ANESTHÉSIE

CHOROFORME ANESTHÉSIQUE ADRIAN

en ampoules de 15, 30 et 60 grammes

BROMURE D'ÉTHYLE ANALGÉSIQUE ADRIAN

en ampoules de 15, 30 et 60 grammes

CHLORURE D'ÉTHYLE ANALGÉSIQUE ADRIAN

en ampoules de 1, 2, 3, 4, 5, 10 et 25 cent. cubes

Le même, en tube métallique de 50 et 100 grammes environ

Thérapeutique curative et symptomatique de la CONSTIPATION

MÉDICATION RATIONNELLE par

LES SCOROGÈNES

SCOROGÈNE-LAXATIF (Cachets)

Le **SCOROGÈNE-LAXATIF** (cachets) combine l'action émolliente et
purement mécanique des gonflants et des mucilagineux, qui forment la
base du traitement moderne de la constipation, aux propriétés laxatives
franches, et au pouvoir cholagogue de certaines substances végétales
(rhamnées, boldo).

Le **SCOROGÈNE-LAXATIF** (cachets) détermine rapidement et sû-
rement un effet laxatif dépourvu de tous les inconvénients (douleurs,
brutalité, accoutumance) qui accompagnent l'usage des préparations
dites laxatives.

L'efficacité immédiate du **SCOROGÈNE-LAXATIF** en fait le Médi-
cament du début de la Cure.

MODE D'EMPLOI ET DOSES :

Constipation légère et inhabituelle : 1 cachet par jour au repas du
soir.

Constipation moyenne : 1 cachet au repas du midi, 1 au repas du
soir.

Constipation intense et opiniâtre : 1 cachet à chacun des trois repas et
au besoin 2 cachets au repas du soir.

• ENFANTS : 1 à 2 cachets par jour

SCOROGÈNE SIMPLE (Granulé)

Le **SCOROGÈNE SIMPLE** ou **GRANULÉ** ne contient aucune subs-
tance laxative. Il régularise les fonctions intestinales uniquement par
l'action gonflante et émolliente des extraits d'algues et par les pro-
priétés cholagogues de certains extraits végétaux.

Il produit, sans jamais d'accoutumance, des selles naturelles, abon-
dantes et faciles. En réalisant un apport de matériaux résiduels, il
donne un point d'appui aux contractions de la musculature et applique
sur la muqueuse un pansement permanent.

L'efficacité tardive, mais continue, du **SCOROGÈNE GRANULÉ**
en fait le Médicament de Cure ou d'Entretien.

MODE D'EMPLOI ET DOSES :

Constipation moyenne : 4 cuillerées à café par jour aux repas dans une
cuillerée de liquide, de potage ou de con-
fiture.

Constipation ancienne : 6 cuillerées à café par jour aux repas.

ENFANTS : Doses moitié moindres.

LABORATOIRES CLIN-COMAR & C^{ie}, 20, rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS.

TRAITEMENT COMPLET DE
L'HYPERCHLORHYDRIE

ANTACIDOL



SATUROL

COMPRIMÉS SATURANTS

Carbonate de Bismuth
et Poudre de Lait

"Sédatif de la Douleur"

1 comprimé toutes les 5 minutes
Jusqu'à soulagement.

GRANULÉ SOLUBLE

reproduisant la formule du Prof. BOURGET, de Lausanne
Bicarbonate de Soude, Phosphate de Soude, Sulfate de Soude

**Le meilleur mode de Saturation
par les alcalins en solution étendue.**

1 mesure dissoute dans un verre à bordeaux d'eau pure.



POUR COMPLÉTER LE TRAITEMENT

AMANDOL

Amandes fraîches et Poudre de Lait (4 à 6 bonbons à la fin de chaque repas).

Dessert de Régime de l'Hyperchlorhydrique.



LAXATIF-RÉGIME

*Traitement Rationnel
et Hygiénique
de la Constipation Habituelle.*

A BASE D'AGAR-AGAR ET D'EXTRAITS DE RHAMNÉES

THAOLAXINE

Echantillons et Brochure
franco sur demande

Paillettes
Cachets
Granulé

Produit exclusivement végétal

Régulateur

des Fonctions intestinales.

LABORATOIRES
DURET & RABY
Marly-le-Roi (S.-&O.)



Comprimés

PAS D'ACCOUTUMANCE

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

Ce diable d'homme avait réponse à tout, et le plus fort, c'est qu'il manifestait une telle confiance, une telle foi qu'elle ressemblait fort à l'entêtement du Breton.

Nous convînmes de tenter un essai. Quelques douzaines de convocations furent lancées le 13 février 1908 pour constituer un Comité provisoire. Un mois après, deux cents médecins groupés autour de ce Comité, approuvaient des statuts, fondaient l'Association de la *Maison du Médecin*.

La Société était créée : elle se donnait pour but d'ouvrir et d'organiser une ou plusieurs maisons de retraite pour le corps médical français. Elle était riche, alors, de quelques centaines francs et de folles espérances qui, malheureusement, ne se monnaient pas.

Mais les souscripteurs vinrent rapidement, et en nombre. Parmi eux, l'excellent et vénéré maître Guyon, qui tint à l'honneur d'être le premier bienfaiteur. L'œuvre comptait quelques propagandistes zélés, dont notre pauvre Duchartelet, cœur exquis, âme d'élite qui faisait le bien avec une rare délicatesse. Mais les difficultés commencèrent aussitôt. Nous vîmes se dresser devant nous l'opposition systématique de ceux qui avaient jadis tenté l'exploitation commerciale d'une maison de retraite, et y avaient dû renoncer ; d'une puissante association qui prétendait monopoliser la solidarité médicale et nous refusait son patronage parce qu'elle avait l'intention, dans un avenir lointain, de réaliser le but que nous étions si impatient d'atteindre. Nous ne mettions pourtant aucun amour-propre à nous cramponner à notre initiative.

— Créez de suite la Maison, disions-nous à cette Association, et nous vous emboîtons le pas.

Nous attendrions longtemps encore, — et nos vieux confrères également, — cet avenir lointain si nous n'avions marché nous-mêmes de l'avant.

La première année écoulée, nous avions un peu plus de dix mille francs de capital. Ce n'était pas très encourageant. Seul, un généreux Mécène pouvait nous sortir de cette situation stagnante, mais viendrait-il jamais ? Il se présenta un jour sous les traits d'un visiteur timide, peu au courant des choses de la médecine, au demeurant d'une parfaite urbanité.

C'était dans le cabinet du président, le Dr Courtault.

« Messieurs, je suis chargé, par un de mes amis, M. le Dr X..., de distribuer quelques libéralités à des œuvres de bienfaisance. J'ai entendu parler de la *Maison du Médecin*. Je me doute bien du but que vous poursuivez, mais je serais très heureux d'avoir de vous quelques éclaircissements. »

Comme bien on pense, nous fûmes prodigues de renseignements, et assez éloquents pour ébranler notre visiteur.

« Je reviendrai dans quinze jours, à la même heure, et vous remettrai 50.000 francs. »

Le visiteur parti, nous nous regardâmes perplexes. C'était tellement extraordinaire une aubaine aussi grosse, mais pas encore tombée dans notre escarcelle.

A l'heure dite, deux semaines plus tard, nous étions réunis, flanqués bien entendu de notre si sympathique et si dévoué trésorier le Dr Schmitt, dans le cabinet présidentiel. On frappe à la porte, c'est le visiteur qu'on introduit.

« Messieurs, je suis de parole : voici cinquante billets de mille pour la *Maison du Médecin*. Si vous voulez prendre la peine de les compter... »

Et c'est ainsi, Messieurs, qu'on a fondé les bonnes maisons. Du coup, nous possédions une petite fortune, nous allions pouvoir tenter un timide essai. Trop prudents

pour acheter d'emblée une propriété, nous en louâmes une avec promesse de vente, aux environs de Dreux, à Brezolles, petit chef-lieu de canton dont le nom sera désormais populaire dans tous les milieux médicaux. Quelques mois après nous réalisons la vente ; nous devenions propriétaires, pour une trentaine de mille francs environ.

La première objection était vaincue. On nous avait dit : Vous ne serez jamais assez riches pour acquérir un immeuble.

Et voici que nous possédions une fort honnête propriété bourgeoise qui n'a que le tort d'être loin de Paris, loin de toute communication facile, mais qui est particulièrement confortable et que nous avons considérablement améliorée.

J'ai emprunté les descriptions au récit d'une visite que notre vice-président Tribault y fit il y a peu de temps :

La maison de Brezolles est un petit domaine, je dirais de moyenne bourgeoisie ; une de ces bonnes maisons de campagne, de construction assez récente pour n'avoir pas de vices rédhibitoires, et aisément remaniable pour y assurer les conditions de ce qu'on appelle « le confort moderne ».

La maison comprend : un rez-de-chaussée avec cuisine, petite salle à manger, office, grande salle pour quinze personnes, une pièce formant fumoir, une salle de billard, et trois pièces isolées qui servent de logement à l'intendant, et où on aménage encore une chambre de pensionnaire. Ceci repose sur des sous-sols vastes et solides, pour caves, calorifère, installation de salle de bains, etc. Au premier, des chambres, au nombre de six, quatre grandes, avec cabinet de toilette, et deux petites pouvant être réunies à de plus grandes, pour recevoir un ménage. Sur le palier de l'escalier, un emplacement formant bibliothèque murale, et au deuxième étage, des pièces, un peu mansardées, mais spacieuses, aérées, servant de séjour fort apprécié pour les hôtes de passage.

Devant la maison, à droite de l'entrée, une maison de jardinier ; de l'autre côté, les communs, avec remise, buanderie, sellerie, réservoir, resserres de jardinier, écuries, hangars, voilà pour les bâtisses.

Les jardins comprennent une cour d'honneur avec pelouses et corbeilles ; un jardin d'agrément avec pelouse et bosquets d'un quart d'hectare, un parc d'un demi-hectare, une grande basse-cour rustique, avec jardin d'hiver, puis un grand jardin potager avec belles et bonnes plantations fruitières, une petite pièce d'eau avec un lavoir, et enfin, hors les murs, une grande prairie d'un demi-hectare, bordée par une petite rivière, la Meuvette, aux rives plantées de peupliers.

Partant de mes impressions personnelles, je dirais que Brezolles a été, pour moi, l'image de ces bonnes propriétés familiales qui ont hébergé l'enfance de la plupart d'entre nous, et celle du petit domaine dans lequel nous verrions avec sérénité se passer nos dernières années. A la latitude près, c'est là que Virgile eût fait vivre son vieillard des *Géorgiques*, et c'est bien là qu'on se représente le repos, *otium cum dignitate*, mérité par toute une vie de labeur et de sacrifice.

Et cependant, mes chers confrères, cette calme et paisible retraite dont nous ouvrirons les portes à nos vieux frères d'armes, elle ne devait être que provisoire, un provisoire qui contrairement au proverbe français, ne dura pas longtemps. Mais n'anticipons pas sur les événements et laissez moi garder pour la fin de cette causerie la nouvelle sensationnelle dont vous serez, ce soir, les premiers à être informés.

Donc, premier point : la maison. Deuxième point, des pensionnaires. Aurions-nous des pensionnaires ? Tant de

fois on nous avait répété : Jamais aucun médecin ne voudra aliéner son indépendance et aller s'enterrer dans une maison de retraite où il se croirait en prison. Pauvre, soit, mais libre.

Je ne sais pas d'où vient un préjugé aussi baroque : Comment ce fait d'aller vivre dans une paisible maison familiale, où l'on est débarrassé de tout souci matériel, où les jours coulent calmes et réguliers sans que les tempêtes du dehors viennent en troubler la sérénité, comment cette existence patriarcale serait-elle incompatible avec l'exercice le plus complet de la liberté individuelle ? Sans doute, dans des fondations analogues à la nôtre, une série de règlements draconiens doivent transformer la maison de retraite en caserne et rendre peu enviable le séjour dans un château doré où des cerbères grincheux montent la garde à chaque porte.

Nous avons exactement pris le contrepied de ce système et nous avons décrété : Règlement Intérieurs : *il n'y en a point*. Est-ce que dans une famille de huit ou dix personnes, — comme heureusement on en trouve encore dans notre pays — un règlement intérieur est affiché dans le vestibule, enjoignant aux hôtes des prescriptions plus ou moins utiles ! La maman élève ses enfants suivant l'inclination qu'elle même a reçue, et chacun obéit à une sorte de loi tacite, acceptée unanimement. Dans notre *Maison du Médecin*, dans notre patriarcat, les hôtes sont des gens bien élevés qui n'ont pas besoin qu'on leur rappelle les règles de la civilité, et il n'y a nulle interdiction qui puisse entraver leur liberté.

Ceci, nous l'avons dit, redit et proclamé. En entrant chez nous les vieux confrères savaient qu'ils entraient chez eux. Ce fut d'abord un, puis deux, puis trois, puis la demi-douzaine qui, peu à peu, dans le courant d'une seule année, furent admis à Brezolles, leur situation nous paraissant la plus digne d'intérêt parmi les nombreuses candidatures qui affluaient au siège social. Et maintenant la Maison est pleine, archi-pleine ; ils sont en tout neuf pensionnaires. N'avais-je pas raison de vous dire à l'instant que ce n'était là que du provisoire ?

Quelques mots sur le genre d'existence que nos hôtes mènent à Brezolles. Je n'ai pas besoin de vous décrire le calme reposant de la vie champêtre. Que nos pensionnaires viennent de la ville ou du village, tous aspirent à ce repos campagnard, tous aiment à se sentir le plus près possible de la nature, simple et propice aux vieillards, de ce spectacle sublime, toujours le même et jamais monotone ; les grands arbres frissonnant au vent ou, par les jours d'été, allongeant sur le sol leur ombre tutélaire, la grande plaine, aride et sèche en hiver, mais qui, le printemps venu, voit germer les grains et bientôt jaunir la moisson, la rivière s'étirant paresseusement, et se rendant sans trop de hâte au moulin tapageur. Tout cela, le médecin de ville l'ignore ; le médecin de campagne, trop affairé, trop soucieux, passe indifférent au tableau ; l'hôte de notre maison de retraite en découvre aussitôt le charme ; il ne tarde pas à en devenir épris ; du reste, quand le médecin se repose, n'est-ce pas pour se rapprocher de la nature dont il a pénétré quelques secrets, et vivre, ainsi que l'enseignent Lucrèce et Virgile, tout près d'elle. Les médecins et les artistes sont ses vrais et ses seuls amants.

Ainsi s'explique assurément la faveur dont notre modeste domaine de Brezolles a joui tout de suite auprès du monde médical. Personne pour nous dire : Ah ! la campagne, c'est bien joli pendant les quelques semaines de juillet et d'août, mais le reste de l'année, serait l'hiver !... Vouloir s'y reposer c'est s'enterrer vivant. C'est en effet l'état d'âme des comédiens et des artistes lyriques qui ne manifestent

pas un enthousiasme débordant pour leur Pont-aux-Dames ou leur Prés Orangés, malgré que ces deux châteaux soient, sous tous les rapports, admirables. Mais aux artistes, il faut le boulevard, avec sa vie factice et enfiévrée, il faut les coulisses, il faut la rampe, il faut le brouhaha continu de la vie scénique. Le silence des champs, le cri des cigales, le bruissement des feuilles, ils ne le perçoivent qu'à travers les décors truqués et la machinerie du théâtre. Aussi aurait-on dû édifier leur maison de retraite en plein Paris tout proche la Porte Saint-Martin et dans les cafés voisins, ils auraient pu étonner les jeunes générations du récit étourdissant de leurs exploits passés.

Le vieux médecin, lui, cherche tout le contraire. Il a horreur du factice, du chiqué, il aime ce qui est simple et vrai, c'est sa demeure de prédilection, c'est à la campagne, où il peut donner le libre essor à sa pensée toujours en travail, à son goût de la nature amie et sincère.

On nous avait dit aussi : Mais vos pensionnaires ne s'entendront pas. Ils se chamailleront, se disputeront, il faudra le juge de paix pour venir mettre le holà. Hier encore, un monsieur, — un étranger à notre profession, — me disait d'un ton presque insupportable : Mais ils ne se mangent pas entre eux vos vieux médecins ? En vérité c'est trop d'honneur qu'on leur fait, à nos bons vieux confrères, de les considérer un peu moins que des loups, qui, eux, ne se dévorent pas mutuellement. Est-il nécessaire de dire ici, devant cet auditoire qui connaît si bien l'âme et le cœur du médecin, est-il nécessaire de réfuter cette objection, de détruire cette autre légende ? Possible que pour d'autres corporations, la vie commune soit une chimérique utopie ; possible que certaines fondations analogues à la nôtre n'aient pas donné tous les résultats qu'on en attendait, parce qu'on n'avait pas prévu ce cas rédhitoire. Mais ce que je puis affirmer ici, et de toutes mes forces, c'est que, depuis deux ans que Brezolles est devenu le Thélème médical des vieux praticiens, jamais l'ombre d'une zizanie quelconque n'a terni la tranquille harmonie de notre petite communauté. Des discussions, cela va de soi, chacun tenant à ses convictions et les exposant avec ardeur, des querelles, jamais. Un exemple entre tous : la liberté religieuse est assurée, cela va sans dire à nos pensionnaires ; nous n'avons aucun droit de pénétrer — et nous pénétrons pas, — dans leur conscience. L'un d'eux est catholique pratiquant, d'autres libres-penseurs endurcis, d'autres indifférents : pas la moindre observation à ce sujet ne sort de la bouche de personne d'entre eux : ils se respectent mutuellement, sûrs d'être respectés eux-mêmes.

Et pourtant le médecin est passionnément individualiste, dira-t-on. Justement, parce qu'individualiste, il a la haine de tout ce qui est sectaire, de tout ce qui peut atteindre sa liberté, c'est le plus sûr garant que ne soit jamais violé la liberté d'autrui. Je ne saurais mieux faire afin de dissiper tout préjugé à cet égard, que de citer ici un extrait du rapport de notre trésorier Schmit, lequel assume les lourdes fonctions d'administrateur délégué de Brezolles, et veille avec un soin jaloux, avec un dévouement de tous les instants à ce que sa petite colonie soit prospère et heureuse. Voici les termes mêmes de son rapport qui sera lu à l'Assemblée générale du 9 mars prochain.

« Nos pensionnaires, écrit-il, fournissent le meilleur argument à opposer à ceux qui, à nos débuts, nous disaient : « Le Médecin est un être essentiellement individualiste. « Jamais on n'a pu maintenir l'union et l'anatomie d'un « groupement médical même peu important, et se réunissant rarement, et vous avez la prétention de faire vivre « en commun des praticiens ; écœurés de l'ingratitude

« humaine, aigris par l'exploitation dont ils ont été l'objet, venant de tous les coins de la France, avec des habitudes et des goûts, des caractères divers, pour ne pas dire diamétralement opposés. »

« Nous avons en ce moment un Girondin, un Alsacien, un Tourangeau, un Normand, un Parisien et un ménage Angevin, et jamais il n'est arrivé aux oreilles de notre Administrateur-Délégué que le régime de Brezolles ait déplu au palais ou à l'estomac d'un de nos pensionnaires, que des discussions aient tourné à l'aigre ou aient jeté le moindre froid dans notre petite communauté.

« Ce qui frappe le plus quand on arrive à la fondation brezollienne, c'est, d'une part, l'accueil aimable, prévenant et gai de nos confrères et, d'autre part, leur extrême complaisance les uns à l'égard des autres. Ils s'entraident mutuellement, les plus ingambes soutiennent les moins valides et font les courses de ceux qui ne peuvent sortir.

« Les plus gais, et notre confrère parisien est un champion du genre, s'efforcent de déridier les fronts soucieux et de chasser la mélancolie.

« Tous s'appliquent à se rendre utile dans la maison.

« Vous connaissez déjà notre ingénieur. J'ai fait allusion l'an dernier à ses travaux sur l'utilisation vraiment pratique et économique de la vapeur. Malgré l'importance de la question qui l'absorbe, il ne dédaigne pas, dans ses temps perdus, de s'occuper d'électricité et d'apporter à nos sonneries ses soins éclairés.

« Notre Bibliothécaire continue à classer avec méthode les livres qui parviennent à notre fondation.

« Le Doyen du début de l'année n'ayant que 78 printemps a dû renoncer à son titre, un confrère de 80 ans étant survenu. La bonne grâce avec laquelle il a accepté cette rétrogradation ont décidé ses collègues à lui décerner outre le titre de vice-doyen auquel il avait un droit incontestable, celui de chasseur de la maison, car il est petit, vif, alerte et porte les lettres à la poste avec une régularité et une rapidité que lui envierait un jeune télégraphiste. Quand j'aurai ajouté que nous possédions aussi un musicien émérite qui se fait malheureusement entendre trop rarement au gré de ses confrères, je vous aurai convaincu l'espère, que Brezolles n'a manqué, au cours de l'année 1912, ni de ressources, ni de distractions, et que devant le bien-être, le calme de nos pensionnaires, vous n'aurez pas à regretter de vous être intéressé à notre œuvre et de lui avoir donné votre appui moral et pécuniaire. »

Nous voici loin de notre histoire que je vous demande pardon d'avoir abandonné au coin d'une digression et que nous allons reprendre au lendemain de l'ouverture de Brezolles. Jours heureux, jours placides... Mais le malheur devait s'abattre brusquement sur nous, en nous enlevant notre cher président Courtault, si fier de ce succès auquel il avait tant contribué. Un jour d'août 1911, villégiaturant sur une plage de l'Océan, j'achète un journal à un camelot.

J'y vois en première page, le portrait de Courtault. Tiens, pensai-je, un article de propagande pour l'œuvre. Je lis la légende, au-dessous du cliché, *le Dr Courtault, mort au naufrage de l'Emir*. C'est ainsi que nous apprimes, la plupart, la triste fin de ce vaillant champion qui avait plusieurs fois fait le tour du monde, il venait sombrer dans le détroit de Gibraltar, à quelques milles des côtes espagnoles.

Le coup fut rude. L'œuvre ne pouvait pourtant pas péricliter et le meilleur hommage à rendre à la mémoire de son fondateur c'était de la rendre plus prospère, plus utile, plus bienfaisante.

Notre Conseil d'Administration confia la barre à notre

président actuel, le Dr Paul Reynier, chirurgien de Lariboisière, membre de l'Académie de Médecine. Il m'en voudrait cruellement de faire ici son éloge et pourtant je ne puis pas ne pas dire quel essor formidable il a su donner, par son autorité, par son dévouement, par son zèle, à cette *Maison du Médecin* dont il avait été, lui aussi, un des premiers souscripteurs.

Un don anonyme de 40.000 francs inaugura sa présidence ; plusieurs autres suivirent, de moindre importance, cela va de soi ; mais de tous côtés un élan général se manifesta. Certains qui boudaient nous montrèrent un visage rasséréné et vinrent à nous ; d'autres qui nous ignoraient nous connurent. Le monde médical officiel fraya en bonne confraternité avec la troupe nombreuse des simples praticiens. La *Maison du Médecin* a réalisé ce miracle de réconcilier étroitement ces deux partis trop souvent adverses et de les réunir sous la même égide, celle de la bienfaisance et de la solidarité confraternelles.

Bientôt, du reste, une consécration éclatante allait affirmer la force et l'autorité morale de notre œuvre : la reconnaissance d'utilité publique. Qu'on n'aille pas croire qu'il s'agisse là d'une banale formalité administrative. Si quelqu'un d'entre vous, mes chers confrères, a déjà poursuivi une instance de ce genre devant le Conseil d'Etat, il ne me démentira pas quand j'affirmerai qu'à l'ordinaire il faut des années et des années avant d'obtenir un avis favorable de la Haute Assemblée. Celle-ci est extrêmement avare de la reconnaissance d'utilité publique, ce qui donne à cette consécration un prix d'autant plus grand. La *Maison du Médecin* est née sous une bonne étoile : elle a enlevé à l'assaut, pourrait-on dire, cette difficile et fructueuse conquête. Elle est, avec l'Association des Médecins de la Seine, la seule Société médicale reconnue comme établissement d'utilité publique. Le décret en a été signé par M. Fallières, le 25 mai dernier.

Forte de ce premier succès, la Société rêva d'un autre qui pourrait se traduire par des résultats financiers sérieux à l'instigation du président Paul Reynier, elle décida de tenter, en novembre dernier, une vente de charité à la Faculté de Médecine. Ce que fut cette solennité mondaine qui associait le grand public à notre œuvre, ceux qui y assistèrent en garderont assurément un fidèle souvenir.

Deux jours durant, les salons du doyen Landouzy furent littéralement envahis par une foule élégante qui dévalisa les comptoirs de nos vendeuses. Le soir du premier jour, il fallait aller au ravitaillement, car il ne restait plus rien à mettre en vente pour le second jour ! Le mérite en revient un peu à notre œuvre dont chacun comprenait si bien le but utilitaire, mais beaucoup, mais surtout à nos intrépides vendeuses, dont nous n'admirerons jamais assez le cœur généreux, la sollicitude touchante, le dévouement intelligent.

Ah ! les admirables femmes qui se sont vouées à cette tâche ! S'il fallait une nouvelle preuve que notre œuvre est éminemment altruiste, sincèrement philanthropique, nous la trouverions dans le concours unanime des femmes, des filles, des sœurs de confrères qui ont tressé, à la *Maison du Médecin*, les lauriers immortels de la charité et de la bonté.

Le résultat fut tel que nous n'aurions jamais osé l'espérer : plus de trente mille francs, bénéfices nets, sont venus, de ce fait, grossir notre capital. L'expérience est décisive ; nous pourrions la renouveler en toute confiance.

..

Et maintenant, messieurs, j'arrive à la nouvelle sensationnelle que je vous ai promise tout à l'heure.

Notre maison de Brezolles a vu, au cours de l'année qui vient de finir, les places vacantes se remplir rapidement ; maintenant, la maison est occupée du haut en bas, il n'y a plus une chambre de libre ; cependant des confrères sont en instance pour entrer et attendent à la porte. Telle est la situation. Elle ne peut dire. Il faut en sortir. Quand nous avons fondé l'Œuvre, il y a cinq ans, quand nous avons acheté Brezolles, il y a deux ans, nous ne pouvions prévoir une telle extension.

Que faire ? Devons-nous nous restreindre, nous borner à entretenir huit ou dix pensionnaires, ou résolument, devons-nous nous étendre ?

Nous avons opté pour la seconde solution. Il ne pouvait en être autrement. Notre œuvre ne doit pas être une petite initiative qui se contente d'assurer le sort de quelques privilégiés. Elle s'appelle la *Maison du Médecin* ; elle s'est adressée au corps médical tout entier : elle doit remplir intégralement le rôle qu'elle s'est assumé.

Agrandir Brezolles, il n'y faut pas songer. Le pays offrirait des ressources trop restreintes pour un nombre plus élevé de pensionnaires. Il n'y serait guère commode d'y assurer l'entretien d'une vingtaine de confrères.

Nous avons donc cherché ailleurs. Nous avons pensé qu'il fallait installer la *Maison* à proximité de Paris, pour en rendre l'administration plus facile, et à ses hôtes le séjour plus agréable, dans une vaste propriété de notre belle Ile de France. Nous avons trouvé près de Villeneuve-Saint-Georges, à Valentin, un château qui conviendrait admirablement à cette destination. Laissez moi vous en faire une rapide description : dans un clos de huit hectares environ, entouré de murs, un château moderne comprenant un rez-de-chaussée et trois étages.

Au rez-de-chaussée, grand hall central surmonté d'un dôme vitré, autour duquel, devant des baies ornées de balcons, viennent aboutir tous les appartements. Escalier de pierre. Deux terrasses, l'une couverte, l'autre découverte ; deux salons, salle de billard, bibliothèque, salle à manger très vaste, vestiaire, cuisine, offices, etc..

Un premier sept grandes chambres avec cabinet de toilette, deux water-closets, lingerie, salle de bains.

Au second, sept grandes chambres avec cabinets de toilette, deux autres chambres, deux water-closets.

Au troisième, chambres de maître : chambre de domestiques, water-closets. Calorifère, eau, gaz, téléphone, sonneries électriques.

Très vastes communs, maison de jardinier, écuries remises, hangar, ferme.

Jardin fleuriste, serres, espaliers, arbres fruitiers, bassin d'arrosage.

Potager en plein rapport.

Grand parc, sources, pièces d'eau, canalisation. Arbres séculaires, charmilles, futaies, taillis, prairies, orangerie.

La propriété se prête admirablement à la destination d'une maison de retraite : le château est bien construit, très confortable, très gai ; le parc offre de multiples ressources à ceux qui ne veulent point sortir de la propriété. Celle-ci est en plein village, devant le bureau de poste, à 3 kilomètres de la station de Villeneuve-Saint-Georges (15 minutes de Paris, ligne de Lyon) à laquelle la relie un service d'omnibus. Il nous était impossible de trouver mieux.

Deux questions restaient à envisager, les moyens d'acquisition, le moyen d'entretien.

Sur le premier chef nous avons obtenu une promesse de vente pour 170 000 francs, sur une demande de 225 000 francs. Le château peut-être habité tel quel ;

l'architecte a prévu une dépense maxima de 20 000 francs pour l'engencement et l'aménagement de l'immeuble (35 000 francs si l'on veut aménager les bâtiments de ferme, ce qui n'est pas urgent). En chiffre ronds 200 000 francs.

C'est ainsi que va jouer la reconnaissance d'utilité publique, si heureusement obtenue. Les établissements qui bénéficient de cette consécration officielle sont admis à solliciter des subventions d'Etat, prises sur les fonds du Pari Mutuel et de jeux pour agrandir leurs fondations ou en créer de nouvelles. Nous avons donc introduit une instance auprès du gouvernement pour obtenir cette subvention.

Quand j'aurai dit que la Commission de répartition est présidée par notre excellent maître Labbé, si dévoué aux intérêts médicaux, on ne sera pas étonné de la bienveillance toute particulière dont notre demande a été l'objet.

Nous pouvons presque affirmer qu'elle est acceptée en principe ; d'ici une quinzaine de jours, une solution définitive sera intervenue, et nous pourrons demander à l'Assemblée Générale du 9 mars l'autorisation d'acquiescer le château de Valenton, presque sans bourse délier.

Vous le voyez, mes chers confrères, notre œuvre marche à pas de géant, en moins d'un an, la reconnaissance d'utilité publique, une vente qui fait le maximum, le moyen de devenir châtelain... C'est évidemment plus que nous n'aurions jamais osé espérer.

Qu'on n'aille pas croire cependant que, riches, nous n'avons plus besoin du concours unanime des praticiens. C'est tout le contraire. Plus une œuvre de bienfaisance prospère et plus ses besoins augmentent, car plus son rayon d'actions s'étend. Valenton nous coûtera au minimum une trentaine de mille francs par an. Il est vrai que nous pourrions installer dans le château lui-même une vingtaine de pensionnaires, puis construire en annexe, le pavillon des veuves.

Cette deuxième partie de notre programme nous tient particulièrement à cœur. Combien de veuves de médecins se débattent au milieu de difficultés inextricables et, vieilles, ne peuvent demander au travail leur pain de chaque jour : Nous nous devons à nous-mêmes, nous devons au corps médical français d'assurer l'avenir des veuves, de leur offrir la même hospitalité qu'aux confrères âgés et infirmes.

Quelle sécurité, quelle confiance. En nous pourrions donner au praticien qui pensera : Si je disparaissais au tournant d'un chemin, tant pis... Ma femme, au moins, saura où aller. La *Maison du Médecin* est toujours là... N'est-il pas vrai, Messieurs, que notre œuvre est plus qu'une œuvre de bienveillance, c'est une œuvre de justice, et, comme le disait si bien Courtault, de réparation professionnelle.

Qui donc, mes chers confrères, quel médecin français nous refuserait désormais son concours ! Nous pratiquons la solidarité dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus sublime. Beaucoup l'ont déjà compris, puis qu'aujourd'hui, malgré toutes les dépenses faites, malgré l'entretien de nos pensionnaires, notre capital dépasse sensiblement cent cinquante mille francs.

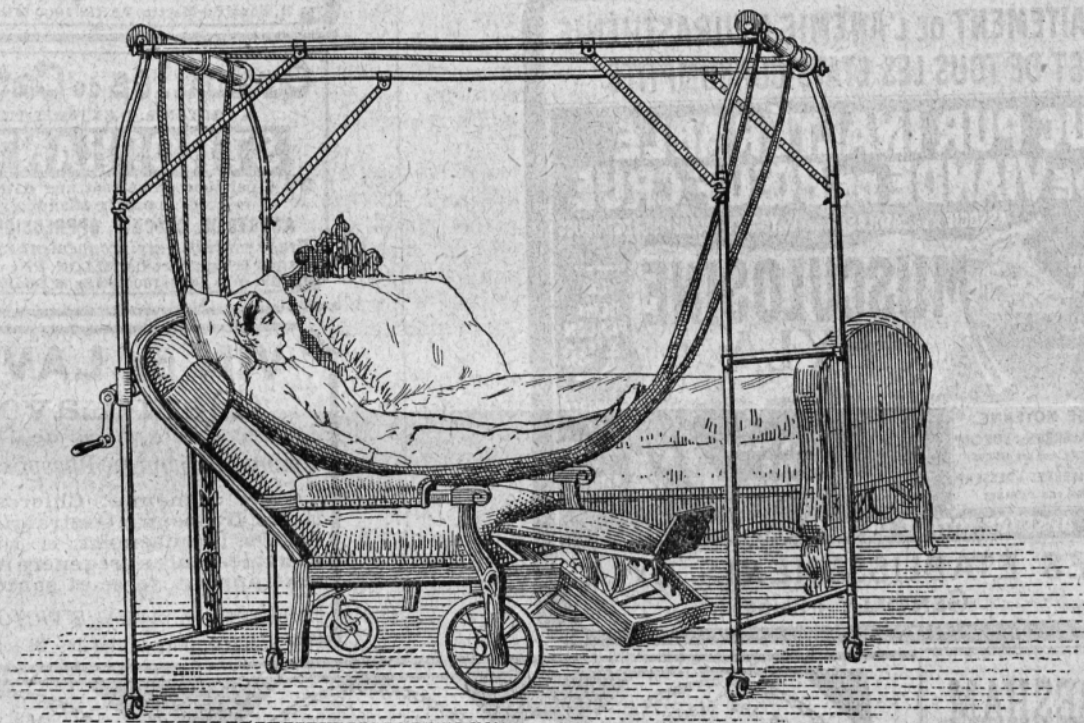
Mais qu'est-ce cela, en vérité, auprès des millions qu'il nous faut pour assurer les ressources normales de nos fondations. Quand la *Maison du Médecin* aura pris tout son essor ! Venez donc à nous, nos statuts se sont appliqués à poursuivre ce but primordial : recueillir toutes les ressources possibles, en s'adressant à tous les nôtres. Ils ont prévu l'existence de membres *bienfaiteurs*, dont l'apport ne serait pas inférieur à 4 000 francs.

La Grande Pharmacie

GOURDIN & SULBLÉ

Directeurs-Propriétaires

Téléphone 2-35 :: 13, Rue Nationale - TOURS :: Téléphone 2-35



MM. les Docteurs trouveront à la Pharmacie tous les
Accessoires et tous les Instruments de Chirurgie dont ils
peuvent avoir besoin. — La Maison fait les mêmes con-
ditions que les Maisons de Paris.

OXYGÈNE POUR INHALATIONS (50.000 litres en réserve)

===== LITS MÉCANIQUES BREVETÉS (Vente et Location) =====

LES ÉNERGÉTIQUES VÉGÉTAUX
SUCS PURS DE PLANTES FRAÎCHES Chimique & Physiologique^{ment} titrés

VALÉRIANE BYLA

***SUCS DE SAUGE · DIGITALE · GENET · MUGUET · COLCHIQUE.**

Chaque Flacon 3.50. LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE A GENTILLY (Seine)

**TRAITEMENT DE L'ANÉMIE, NEURASTHÉNIE
ET DE TOUS LES ÉTATS CONSUMPTIFS**

**SUC PUR INALTÉRABLE
DE VIANDE DE BŒUF CRUE**

ASSOCIÉ A LA CATALASE & AUX OXYDASES OXYHÉMOGLOBINIQUES

MUSCULOSINE BYLA

LE FLACON ENTIER 8 FRANCS

DOSE MOYENNE
4 CUILLERÉES À BOUCHE
PAR JOUR POUR LES ADULTES
4 CUILLERÉES À DESSERT
POUR LES ENFANTS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

PRÉPARÉE ET CONCENTRÉE À FROID

ABSENCE TOTALE DE TOUS GERMES NOCIFS

**LES ÉTABLISSEMENTS BYLA
GENTILLY (Seine)**

OBÉSITÉ, MYXŒDÈME, HERPÉTISME, GOÎTRE, etc.

Tablettes DE Catillon
à 0^{re} 25 de corps

THYROÏDE

Titre, Stérilisé, bien toléré, Efficacité certaine.

iodo-THYROÏDINE
Principe iodé, mêmes usages.

Fl. 3 fr. — PARIS, 3, Boul' St-Martin.

Adopté dans les Hôpitaux de Paris et de la Marine.

POUDRE DE PEPTONE CATILLON

Produit supérieur, pur, agréable au goût, on ne peut plus nutritif.
10 fois son poids de viande assimilable.
Aliment des malades qui ne peuvent digérer.

VIN DE PEPTONE CATILLON

Viande assimilable et Glycérophosphates.
Rétablit les Forces, l'Appétit, les Digestions.

3, Boul' St-Martin, PARIS 1900 MÉDAILLE D'OR

Granules de Catillon
A 1 MILLIGR. D'EXTRAIT TITRÉ DE

STROPHANTUS

2 à 4 par jour produisent une diurèse rapide
relèvent le cœur affaibli, dissipent
ASYSTOLIE, DYSPNÉE, OPPRESSION, ŒDÈMES.

Usage continu sans inconvénient ni intolérance.
Exiger la Signature CATILLON, Prix de l'Académie.
MÉDAILLE D'OR, 1900, Paris, 3, Boul' St-Martin.

**VIN DE LAVOIX
(Beef-Lavoix)**
à base de

Viande, Quinquina, Phosphate de Chaux

Contre : Anémie, Chlorose, Rachitisme, Dyspepsie, Gastralgie, Maladies des Os, l'épuisement, et dans toutes les Convalescences ; régénère le sang, procure appétit, force et santé.

Dépôt Général : 5, AVENUE VICTORIA, PARIS
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE GRESHAM

Compagnie d'Assurances sur La Vie, fondée en 1848
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Direction générale : 30, rue de Provence, PARIS

Combinaisons avantageuses, Garantie gratuite du risque de Guerre, de Suicide, etc.

RENTES VIAGÈRES
(Taux élevés)

Tous les Médecins prescrivent

le BAUME ANALGESIQUE BENGUÉ
(Menthol, Salicylate de Méthyle) pour Calmer immédiatement les Douleurs rhumatismales, névralgiques.

PRIX : 2 francs le Tube.

ANESTHÉSIE LOCALE

CHLORÉTHYLE BENGUÉ
Flac. verre. — Flac. métal.

ANESTILE BENGUÉ
ANESTILE JET VARIABLE
ANESTILE AUTOMATIQUE etc.

Prospectus sur demande.

Tous les Médecins prescrivent

les DRAGÉES BENGUÉ au MENTHOL,
Borate de Soude, Cocoïne

Comme le MEILLEUR SPÉCIFIQUE DES Affections de la Gorge.

PRIX : 2 francs la Boîte.

LE GRESHAM

Compagnie d'Assurances à Primes fixes contre l'Incendie et les Accidents

DIRECTION :
30, rue de Provence, PARIS

Taux réduits, Clauses libérales, Combinaisons diverses et des plus avantageuses, Assurance individuelle contre les Accidents et la Maladie.

R. LECLÈRE
Inspecteur général de l'Ouest

2, rue Victor-Hugo :: TOURS

IODALOSE GALBRUN

IODE PHYSIOLOGIQUE, SOLUBLE, ASSIMILABLE
Première Combinaison directe et entièrement stable de l'Iode avec la Peptone
DÉCOUVERTE EN 1896 PAR E. GALBRUN, DOCTEUR EN PHARMACIE

Remplace toujours Iode et Iodures sans Iodisme.

Vingt gouttes d'Iodalose agissent comme un gramme d'Iodure alcalin
Doses quotidiennes : 5 à 20 gouttes pour les enfants, 40 à 50 gouttes pour les adultes.

Echantillons et Littérature : Laboratoire GALBRUN, 13, Rue Oberkampf, PARIS

Ne pas confondre l'Iodalose, produit original, avec les nombreux similaires parus depuis notre communication au Congrès International de Médecine de Paris 1900.

En second lieu, viennent les *fondeurs*, avec un don de 500 francs.

Les membres *perpétuels* versent 200 francs, qui représentent le rachat de la cotisation, tandis que les *donateurs* aux 20, 50, 100 francs qu'ils offrent, ajoutent la cotisation annuelle. Celle-ci est de 12 francs, et confère le titre de membre *titulaire*. Enfin, de nombreux adhérents peuvent encore témoigner de leur intérêt pour l'œuvre, en lui donnant un apport de 5 francs par an.

Il va sans dire que des Sociétés, des groupements peuvent faire ce que des particuliers isolés ne pourraient réaliser, et il existe, parmi nos bienfaiteurs, des Associations, telle que l'A. G., des groupements syndicaux ou non, ceux de Belfort, d'Ille-et-Vilaine, Meulun, etc., pour ne citer que les amis de la première heure.

Aussi bien, et c'est là un point sur lequel vous me permettrez d'attirer votre attention en nous apportant leur concours, les Sociétés et les syndicats nous tracent la voie où nous devons nous engager : nous demandons à nos hôtes de nous verser, comme prix de leur pension, ce qu'ils peuvent ; les uns nous donnent quelques centaines de francs, les autres rien du tout. Inutile d'ajouter qu'ils sont tous traités sur le même pied d'égalité.

Mais les associations, les sociétés locales peuvent intervenir en payant tout ou partie de la pension d'un de leurs. C'est ainsi que la Société homœopathique agit à l'égard d'un des siens qui goûte à Brezolles une retraite bien méritée ; c'est ainsi que la Société de Rouen a fait une collecte entre ses membres pour nous indemniser partiellement de l'entretien d'un de ses anciens adhérents, aujourd'hui à Brezolles.

Notre œuvre est donc, non seulement le salut pour ceux qui, trop imprévoyants, ont vécu à l'écart des groupements professionnels et sans nous seraient réduits à la misère ; elle est aussi le prolongement des Associations des Sociétés locales, des mutualités médicales, des Sociétés de retraite qui forcément ne peuvent donner à leurs vieux bénéficiaires qu'une retraite ou une allocation manifestement insuffisante par ce temps de vie chère ; c'est alors que nous intervenons et que, laissant au vieux confrère les subsides nécessaires pour son habillement, son argent de poche, nous le défrayons de tout, dans un château seigneurial, moyennant quelques centaines de francs par an, et encore, s'il peut les donner.

Cette manière de faire présente à nos yeux un avantage énorme : elle sauvegarde la dignité du pensionnaire qui n'est point hospitalisé, mais un hôte libre, un hôte payant, un homme enfin qui n'a rien abdiqué de sa fierté, de son indépendance, de sa liberté.

Mesdames, messieurs, je ne peux pas abuser plus longtemps de vos instants. Toutefois, je ne voudrais pas terminer cette causerie sans dire ici toute la reconnaissance que nous devons aux organisateurs de cette belle soirée,

aux bureaux des trois Sociétés qui ont bien voulu la prendre sous leur haut patronage et plus particulièrement à M. le Dr Mignon, un de nos plus chaleureux propagandistes, et à M. le Dr Cosse qui a témoigné pour l'organisation de cette conférence une activité d'un dévouement qu'on ne rencontre que chez des hommes de grand cœur. M. Cosse a bien voulu accepter d'être le délégué de la *Maison du Médecin* en Touraine. C'est pour nous un sûr garant des progrès que notre œuvre va faire dans cet admirable jardin de la France.

Et maintenant vous, mes chers confrères, vous mesdames et messieurs dont la présence ici dit assez l'intérêt que vous portez au corps médical, ralliez-vous tous sous l'égide de la *Maison du Médecin* : venez en rangs pressés augmenter le nombre de nos souscripteurs. Apportez qui le don généreux des bienfaiteurs ; qui, la modeste obole de l'adhérent. A chacun suivant ses moyens. Mais que, par votre action unanime, par votre concours spontané disparaisse enfin de notre société contemporaine cette monstrueuse injustice, cette tare cruelle que votre Balzac, le grand prophète, n'a cependant pas prévue, tellement elle est monstrueuse : la misère du médecin.

La conférence de M. le Docteur Nass, en faveur de la *Maison du Médecin*, était organisée sous le patronage des trois groupements médicaux d'Indre-et-Loire : Le Syndicat médical, la Société médicale et l'Association médicale.

A l'issue de la conférence, M. le Docteur Boureau, président de l'Association, a prononcé l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

Le tableau des misères médicales que vient d'évoquer devant vous le conférencier est très exact et n'a rien d'exagéré.

Nos Sociétés locales pourraient vous donner des exemples frappants de ces infortunes.

Aussi devons-nous applaudir ces hommes de cœur qui, de divers côtés, essaient de les soulager.

La conférence du Dr Nass est un éloquent écho de ces sollicitudes et un chaud plaidoyer en faveur de ces tentatives.

Nous remercions, au nom du corps médical et en particulier de l'Association des Médecins d'Indre-et-Loire, notre confrère de s'être fait l'apôtre de ces idées charitables.

J'espère que vous en serez touchés.

Je sais bien que, d'après Labiche, la reconnaissance du malade envers son médecin est une maladie qui commence avec la fièvre, s'aggrave avec elle, mais que la convalescence en guérit.

J'espère qu'il n'y aura pas parmi vous que des gens bien portants qui se souviendront des services que leur rend leur médecin.

En tous cas, je vous demanderai de vouloir bien penser à la *Maison du Médecin* quand vous aurez la fièvre.

LETTRÉ D'ANGLETERRE

La scène se passe à Agra, dans l'Inde, en 1911. Mrs F..., la femme d'un fonctionnaire anglais, rencontre par hasard un officier de l'armée des Indes, le lieutenant C... ; elle en devient amoureuse avec toute la fougue de ses 37 ans ; mais elle ne peut se résigner au partage ; elle décide donc, d'accord avec son amant, de faire disparaître le mari gênant ; pour cela on lui administrera quelques « toniques ». — Jour par jour — (on a retrouvé dans les papiers du lieu-

tenant C... plus de 400 lettres soigneusement classées), elle informe son amant des progrès de la cure.

Tout d'abord l'affaire marche assez médiocrement ; le mari supporte à merveille les doses d'arsenic qu'on mélange à son porridge et à son curry.

« Avril 24. — J'ai donné la potion régulièrement. C'est en réalité un « excellent tonique ». Mon mari se sent très bien ; il n'a jamais été mieux. »

« Avril 26. — Mon mari se trouve très bien du tonique, il est plus fort et mieux portant qu'auparavant ».

Pourtant Mrs F... ne se décourage pas, elle écrit le 17 mai : « O combien votre seconde femme sera différente de la première ! Les obstacles sont hauts, mais la récompense vaut bien qu'on prenne un peu de peine pour l'obtenir. »

A la longue cependant le tonique commence à agir ; au mois de juillet, le mari devient tout à fait congestionné et les amants anxieux espèrent qu'il va bientôt « attraper » un coup de soleil qui semblera tout naturel.

18 juillet. — « Réellement je me demande comment « il n'attrape pas de coup de soleil ; il est actuellement « dans les conditions les plus favorables ; ses yeux sont « tout injectés de sang et par moments sa figure est cra- « moisie ».

En dépit de ces excellentes préparations, le coup de soleil ne vient pas.

Mrs F... trouve que l'affaire traîne et voudrait bien en être débarrassée le plus tôt possible ; ce n'est point cependant que le remords la torture ; elle a la conscience parfaitement tranquille, et elle est persuadée que Dieu est avec eux.

27 juillet. — « Le liquide que vous m'avez envoyé est bien arrivé. Si telle est sa volonté, Dieu fera en sorte qu'aujourd'hui nos efforts soient couronnés de succès. Il fait extrêmement chaud, c'est vraiment le jour pour attraper un coup de soleil, nous touchons à l'heure critique de notre vie. »

Le soir venu, le mari, un peu souffrant, refuse de manger sa soupe ; tendrement sa femme le couche et lui administre une bonne dose de « potion pour la fièvre ». La secousse est terrible ; le pauvre diable se met à délirer ; on le transporte à l'hôpital où les médecins, comme les deux amants s'y attendaient, diagnostiquent un coup de soleil.

Cependant leurs espérances restent vaines, le malade se rétablit presque immédiatement et au bout de deux jours peut revenir chez lui. — Décidés à en finir, le lieutenant C... et Mrs F... lui font prendre alors une dose formidable : de nouveau on transporte le pauvre mari à l'hôpi-

tal, de nouveau les médecins diagnostiquent un coup de soleil, tout en remarquant, sans y attacher d'importance, l'extraordinaire faiblesse musculaire du malade et les tendances assez singulières à la paralysie. Il reste près de six semaines entre la vie et la mort, mais finalement, à la stupefaction des deux complices, il se relève et quitte l'hôpital.

« C'est évidemment la volonté de Dieu que mon mari ne meure point, écrit Mrs F... Je suis tout à fait découragée depuis la dernière tentative, je n'ai plus aucun espoir d'être jamais libre. » Et elle lui dit dans un moment de désespoir :

14 septembre. — « Mon mari va décidément beaucoup mieux, il faut vous faire à l'idée de me perdre. »

Mais ces défaillances ne sont que passagères. — Quelques jours plus tard elle exhorte son amant à la patience : « le plus merveilleux remède que Dieu ait donné aux hommes contre tous les maux », et à la persévérance. « L'heureuse issue, dit-elle, ne saurait être loin. Prions Dieu, mon bien-aimé, pour qu'elle se produise le plus tôt possible de façon que nous puissions vivre longtemps, toujours ensemble, une heureuse vie mariée. »

Signé : Votre Gussie jusqu'à la mort.

A la vérité bien qu'il y ait, comme chacun le sait, un dieu pour les amoureux, ce dieu refusa d'écouter ces supplications.

Aussi le lieutenant C... après avoir déclaré à sa maîtresse, « qu'avec l'aide et la bénédiction de Dieu, il espérait lui rendre un peu de ce qu'elle a fait pour lui », décide de s'aider lui-même.

Un soir qu'ils dînent tous trois ensemble, les deux amants s'arrangent pour droguer le potage du mari ; et lorsqu'il se trouve mal, au lieu de le transporter à l'hôpital, on le transporte sur un lit, où le lieutenant C... fait quelques injections définitives de cocaïne.

Ceci n'est pas un roman, l'affaire vient d'être jugée par le tribunal d'Agra. Après avoir, au début, protesté de son innocence, le lieutenant C... a fait des aveux complets.

JOHNSON.

LA BOUCHE DE L'ŒSOPHAGE

Par le Dr BOUTIN (de Tours)

De tout temps on a su que l'extrémité supérieure de l'œsophage était rétrécie dans son calibre au point où se fait sa jonction avec la partie inférieure du pharynx. Les anciens auteurs appelaient ce rétrécissement cricoïdien, parce qu'il est exactement situé derrière le cricoïde.

Or, depuis quelques années, ce rétrécissement a pris une importance considérable au point de vue physiopathologique. Une méthode d'examen direct est née, qui consiste à introduire des tubes rigides circulaires dans l'œsophage, pour examiner sous le contrôle direct de l'œil la forme, la coloration, la consistance, l'état de contractilité ou de relâchement des parois, et les lésions possibles de la muqueuse œsophagienne. Lorsqu'on veut enfoncer le tube œsophagoscopique dans l'œsophage, on est au niveau de son extrémité supérieure très nettement arrêté par la contraction forte des parois du conduit. Il y a plus

à vaincre que la résistance passive de la poussée d'avant en arrière du larynx, mais quelque chose encore qui ressemble à la résistance active d'un véritable sphincter, sphincterartig, comme disait déjà Mickulicz, en 1881, dans la série d'articles remarquables qu'il publia dans la *Wiener medizinische Presse über Oesophagoskopie und Gastroskopie*. Et si même, ajoutait-il, cette sensation de contraction sphinctérienne n'est pas très nette au moment de l'introduction du tube, on la sent très nettement cette fois au moment de l'extraction du tube.

Semblables constatations ont été faites par tous les observateurs qui ont suivi Mickulicz.

Killian, en 1908, a repris la question et donné à ce complexe anatomo-physiologique le nom nouveau d'*Oesophagumund*, bouche de l'œsophage.

En France, les publications récentes des auteurs qui

s'occupent d'œsophagoscopie, signalent toutes également la résistance qu'apporte au passage du tube la « bouche de l'œsophage ».

Aussi nous a-t-il paru intéressant de rechercher à quel substratum anatomique répondait cette notion physiologique nouvelle, et voici en résumé le résultat de nos recherches et de nos dissections.

Chacun sait ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'hypopharynx. C'est cette partie du pharynx qui est limitée en haut par un plan horizontal passant par la partie moyenne de l'os hyoïde; en bas et en avant, par le bord inférieur du cartilage cricoïde; en bas et en arrière, par le bord inférieur du muscle constricteur inférieur du pharynx.

Ainsi compris, l'hypopharynx affecte la forme d'un entonnoir, évasé en haut; rétréci et aplati d'avant en arrière, en bas. Dans sa cavité vient faire saillie le larynx qui diminue la lumière de la cavité pharyngienne jusqu'à la réduire en bas à une simple fente transversale.

Nous n'étudierons pas ici en entier l'hypopharynx, sa description répond sensiblement d'ailleurs à celle du pharynx laryngien des anciens auteurs.

Sa limite inférieure seule nous retiendra aujourd'hui. C'est elle qui constitue la région de passage du pharynx dans l'œsophage, la « bouche » de l'œsophage.

Situation. — Elle répond en arrière au corps de la VI^e vertèbre cervicale, latéralement aux tubercules antérieurs des apophyses transverses de cette même vertèbre. Du reste ces rapports avec les vertèbres varient selon les mouvements du larynx et aussi l'attitude de la tête.

Follin, dans sa thèse d'agrégation (1853) donne les conclusions suivantes : lorsque le sujet se trouve dans la position horizontale, la tête dans la position intermédiaire entre la flexion et l'extension, l'extrémité supérieure de l'œsophage correspond à peu près au tubercule antérieur de l'apophyse transverse de la VI^e vertèbre cervicale, lorsque la tête est dans l'extension au corps de la V^e vertèbre cervicale et dans la flexion au disque intervertébral qui sépare la VI^e de la VII^e cervicale.

De son côté, Morosow a repris la question en 1887. D'après lui, l'extrémité supérieure de l'œsophage répond à l'apophyse épineuse de la VI^e ou de la VII^e vertèbre cervicale. Au reste, Mehnert a démontré que l'extrémité supérieure de l'œsophage s'abaisse avec l'âge. L'orifice supérieur qui correspond chez le nouveau-né à la IV^e vertèbre cervicale, et chez l'adulte à la VI^e ou à la VII^e, peut descendre à un âge avancé jusqu'à la I^{re} dorsale.

La distance qui la sépare des incisives supérieures est en moyenne de 148 millimètres. Suivant von Hacker, cette distance varie chez l'homme entre 14 et 16 centimètres; chez la femme, entre 12 et 15 centimètres. Chez les enfants, la distance se trouve être à 3 mois : 75 millimètres; à 14 mois, 10 centimètres; de 2 ans à 12 ans : 10 centimètres; à 14 ans : 11 centimètres.

Ces chiffres sont des plus intéressants à connaître, étant donné l'importance capitale que joue la bouche de l'œsophage dans la pratique de l'œsophagoscopie.

Dimensions et lumière. — Les dimensions mesurées sur le cadavre, sont, en moyenne, dans le sens de la largeur, de 20 à 25 millimètres, et en profondeur, 25 millimètres au niveau du bord inférieur du cricoïde.

Comme limite de dilatabilité courante normale, on peut adopter pratiquement le diamètre de 20 à 21 millimètres chez l'adulte, 19 millimètres chez l'enfant de 13 à 15 ans, 18 millimètres chez l'enfant de 8 à 13 ans, 16 millimètres de 5 à 8 ans, 15 millimètres de 2 à 5 ans. Le sphincter inférieur du pharynx permet le passage d'un tube cylindrique

de 17 à 18 millimètres ou d'un tube ovalaire de 22 millimètres, mais ce sont là des dimensions maxima. Toutefois, d'après Brünings, cette limite de dilatabilité pourrait être encore bien plus élevée, puisqu'il a pu extraire de l'œsophage d'un individu par les voies naturelles un corps étranger de 3 centimètres de diamètre !

Sur le vivant, et en dehors des phénomènes de déglutition, la lumière de la bouche de l'œsophage est virtuelle. La partie postérieure du larynx est appliquée intimement contre la colonne vertébrale, et c'est là encore un phénomène des plus importants au point de vue pratique. On se rend facilement compte de ce fait par les observations suivantes (Killian).

I. Sur le cadavre. Les coupes sagittales et horizontales de sujets congelés, dans leur position naturelle, nous apprennent que le larynx s'applique intimement sur la colonne vertébrale.

II. Sur le vivant :

« 1^o La simple inspection du larynx permet de constater que celui-ci ne doit pas être très éloigné de la face antérieure de la colonne cervicale. Il touche celle-ci dès qu'on appuie sur lui en avant, si on le déplace latéralement, il frotte contre les vertèbres, donnant la sensation de crépitation, sensation qu'après un traumatisme on a prise parfois pour un signe de fracture du larynx.

2^o Si on l'examine à la radioscopie, pour peu qu'on opère sur un sujet maigre, on peut reconnaître aisément que tout l'espace situé entre le larynx en avant et la colonne vertébrale en arrière est uniformément sombre et qu'il est impossible de distinguer aucune fente indiquant la lumière de l'hypopharynx.

3^o Chacun sait de plus, que lorsqu'on fait le simple cathétérisme de l'œsophage à l'aide d'une sonde à bout olivaire, on sent toujours à un certain moment de l'opération une résistance nette. Que l'on mesure ? On constate toujours que cette résistance est située au niveau du bord inférieur de l'hypopharynx.

4^o Prenons un miroir laryngien : dans l'examen ordinaire du larynx pendant la respiration normale, remarquons où se trouvent les aryténoïdes : ils sont accolés à la paroi postérieure du pharynx. Pendant la phonation, ils sont légèrement projetés en avant, mais leur base touche encore la paroi pharyngée postérieure. Utilisons suivant la technique connue de l'hypopharyngoscopie le crochet de von Eicken et tirons en avant le larynx : la paroi postérieure du chaton cricoïdien touche encore la paroi pharyngée.

5^o Il y a plus « par la plaie d'un trachéotomisé, introduisons un crochet et tirons fortement sur le larynx d'arrière en avant : à sa partie inférieure, le larynx reste accolé à l'hypopharynx, si fortement que l'on tire. On peut bien déplacer toute la partie fermée et la disloquer en avant en même temps que le larynx. Elle ne s'ouvrira pas, quoique les forces qui déterminent cette fermeture, ne soient pas assez puissantes pour empêcher le passage d'un tube ou d'une sonde. » (Killian).

6^o Ayons recours enfin à l'œsophagoscope. Tant que nous restons dans la partie supérieure de l'hypopharynx, le tube passe sans difficulté. Arrive-t-on au niveau de la bouche de l'œsophage, on est, comme nous le rapportons plus haut, arrêté d'une façon très sensible par l'accolement intime des deux parois antérieure et postérieure de la « bouche ». Que l'on force progressivement et doucement, l'obstacle cède et l'on peut pénétrer dans l'œsophage — mais cette résistance active constitue précisément une des plus grosses difficultés de l'œsophagoscopie.

De cet ensemble de faits nous concluons que la lumière

de l'hypopharynx est à l'état normal virtuelle. Et ce fait tient précisément à la contraction tonique du sphincter inférieur du pharynx dont nous allons étudier maintenant la constitution anatomique.

Structure et constitution. — La structure de l'hypopharynx est connue de tous. Nous ne la rappellerons pas ici; nous limiterons notre étude à ce point spécial.

La bouche de l'œsophage est-elle vraiment une région anatomique distincte?

Rappelons, d'après Jonnesco, les points d'insertion du constricteur inférieur du pharynx :

En dehors il prend point d'attache, de haut en bas :

« 1° Sur la face externe du cartilage thyroïde, de la manière suivante : a), sur la ligne oblique terminée à chacune de ses extrémités par un tubercule; b) à la partie postérieure des bords supérieur et inférieur du cartilage; c) à la surface externe de la plaque cartilagineuse située entre la ligne oblique et le bord postérieur; d) par quelques fibres sur le bord postérieur de la petite corne du cartilage thyroïde.

2° Sur l'arcade fibreuse qui réunit les cartilages thyroïde et cricoïde et aussi sur la corne inférieure du cartilage thyroïde.

3° Sur le bord inférieur du cartilage cricoïde dans l'angle formé par l'arc avec la plaque. »

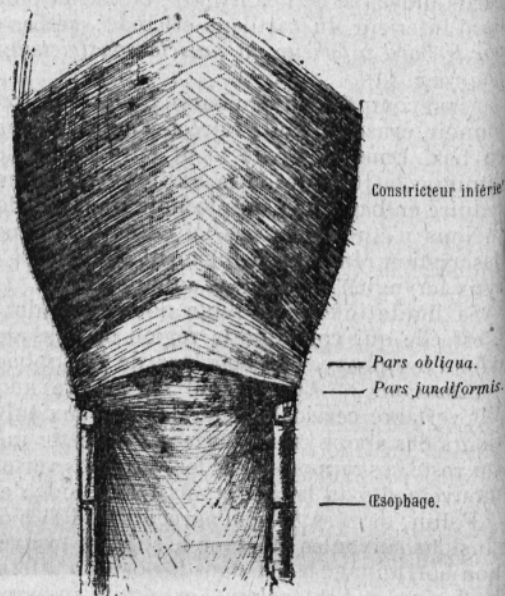
De là, par un trajet en arc de cercle à concavité antérieure, il se dirige vers la ligne médiane où ses fibres s'entrecroisent avec celles venues du constricteur inférieur du côté opposé et se fixent sur l'aponévrose pharyngienne qui lui sert de charpente. La direction de ces fibres est variable. Elle mérite toute notre attention.

Les fibres supérieures nées du cartilage thyroïde sont obliques de bas en haut et de dehors en dedans; d'un trajet ascendant, par conséquent, elles recouvrent les fibres du constricteur moyen. Les fibres nées de l'arcade fibreuse crico-thyroïdienne sont aussi légèrement ascendantes : une partie d'entre elles cependant, confondues avec les fibres qui partent de la partie toute supérieure du bord inférieur du cartilage cricoïde, tendent à devenir horizontales. Ce sont ces fibres que Killian appelle *pars obliqua* du crico-pharyngien.

Enfin, il existe plus bas encore une partie du muscle où les fibres sont nettement transversales. Très serrées sur les côtés où elles prennent point d'attache sur le cricoïde, elles s'écartent au milieu dans le sens de la hauteur. Elles constituent à proprement parler le sphincter inférieur du pharynx (*pars fundiformis*).

Parties du bord inférieur du cricoïde et de direction horizontale, elles font topographiquement partie de l'hypopharynx. Elles sont les homologues à la partie postérieure de la paroi œsophagienne, des fibres circulaires de la couche interne signalées par Sappey, Chaussier, Gillette et bien décrites par Schmauser dans sa dissertation inaugurale (Berl. 1866), comme faisant partie des fibres inférieures du muscle constricteur inférieur du pharynx. Elles forment, un muscle digastrique dont chaque faisceau serait semblable de chaque côté et viendrait s'insérer, celui de droite sur le bord inférieur de la partie droite du cricoïde, celui de gauche sur le bord inférieur de la partie gauche du cricoïde et dont la portion mobile, aponévrotique ou tendineuse s'insère sur la ligne médiane en s'entrecroisant avec les fibres du côté opposé. Dans leur ensemble ces deux faisceaux constituent une sangle autour de l'orifice inférieur de l'hypopharynx, sangle incomplète en avant où les extrémités qui viennent trouver leur insertion fixe sur les parties latérales du cricoïde se trouvent séparées l'une de l'autre par la largeur du chaton cricoïdien.

Ce qui explique que la « bouche » n'a qu'une lèvre mobile postérieure, qui vient s'opposer par ses contractions à une lèvre immobile antérieure constituée par le chaton du cricoïde. Et si ces fibres ne constituent pas un muscle spécial nous pouvons affirmer tout au moins qu'elles constituent un faisceau individualisé du constricteur inférieur, crico-pharyngien, que nous voyons se diviser lui-même en deux faisceaux, l'un supérieur crico-pharyngien oblique l'autre inférieur, le seul qui nous occupe, crico-pharynx.



gien transversal. Nos dissections à ce sujet ne laissent aucun doute et la figure que nous représentons ci-dessus est des plus nettes à ce sujet.

INNERVATION. — Le constricteur inférieur du pharynx reçoit ses nerfs moteurs de deux côtés différents :

1° *Du nerf récurrent.* — On a coutume de dire que ce nerf s'engage sous le bord inférieur du muscle constricteur inférieur du pharynx pour se rendre aux muscles laryngés. Or, Killian a constaté, et nous-même avons-nous pu vérifier que ce nerf passait souvent quelques millimètres plus haut; il perfore alors le constricteur inférieur du pharynx et se place entre le faisceau de fibres que nous avons, d'après Killian, décrit ci-dessus sous le nom de *pars fundiformis* du crico-pharyngien (en bas) et sa *pars obliqua* (un peu plus haut). Il donne toujours à ce niveau quelques filets moteurs musculaires et aussi quelques filets sensitifs sous-muqueux (Schlemm et Muller, Swan, Valentin). C'est donc le récurrent qui commande notre sphincter inférieur du pharynx.

2° *Du laryngé supérieur* — qui, par l'intermédiaire du nerf laryngé externe fournit les filets moteurs de la partie supérieure du muscle (Anderssh, Valentin, Sæmmering).

Les nerfs sensitifs proviennent du laryngé supérieur.

Muqueuse. — Toute la surface interne de l'hypopharynx et de la bouche de l'œsophage est tapissée par une muqueuse. De coloration rosée, elle est faiblement adhérente aux tissus sous-jacents. Elle présente de nombreux plis verticaux et semble être beaucoup plus large que le plan sur lequel elle repose. C'est une disposition que nous avons constamment retrouvée dans nos dissections.

Envisagée au point de vue de sa structure, elle présente les particularités suivantes :

L'épithélium est un épithélium pavimenteux stratifié. Dans nos coupes, il nous a été impossible d'établir une démarcation nette entre la partie de la muqueuse située dans l'hypopharynx et celle située au-dessous dans l'œsophage. Les deux muqueuses se continuent insensiblement sans présenter aucun caractère structural distinctif.

Le derme, composé de fibres conjonctives et élastiques, présente, surtout dans la paroi postérieure quelques glandes en grappes du type mixte, c'est-à-dire séreuses et muqueuses à la fois.

Vaisseaux. — Les artères qui irriguent le territoire de l'hypopharynx sont toutes des branches de la carotide externe. Nous signalerons particulièrement les rameaux nés de l'artère pharyngo-palatine et ceux nés de la thyroïdienne supérieure qui sont les plus constants.

Les veines se rendent toutes à la jugulaire interne. Elles sont particulièrement abondantes à la partie inférieure de la paroi postérieure de l'hypopharynx. Elles forment au-dessous de la muqueuse un plexus qui se continue en bas avec le plexus sous-muqueux de l'œsophage.

Les lymphatiques de l'hypopharynx forment sous la muqueuse un réseau d'une extrême richesse et aboutissent aux ganglions situés devant la bifurcation de la carotide primitive.

Conclusions. — De l'étude qui précède, nous voulons retenir les déductions suivantes :

La limite inférieure de l'hypopharynx, particulièrement intéressante à étudier, est marquée en arrière par le bord inférieur du muscle constricteur inférieur du pharynx, en avant par le bord inférieur du cricoïde. A ce niveau le

constricteur présente de nombreuses fibres musculaires striées, horizontales, demi-circulaires à concavité antérieure, insérées latéralement sur le cartilage cricoïde. Ces fibres offrent l'aspect d'un véritable sphincter et forment la partie fondamentale de la région que Killian a appelée « bouche de l'œsophage ». Ce mot, non dépourvu de quelque élégance, est aujourd'hui passé dans l'usage et nous sommes obligés de le conserver. Mais, à vrai dire, au point de vue de la rigueur anatomique, ces fibres représentent bien plus la partie terminale de l'hypopharynx, que la bouche de l'œsophage. Elles constituent, pourrait-on dire encore, le *sphincter inférieur du pharynx*, puisqu'anatomiquement elles appartiennent au muscle constricteur inférieur du pharynx et que leur innervation est la même que celle de ce dit muscle.

Du reste, au point de vue physiologique, l'étude, d'une part, de la bouche de l'œsophage entreprise à l'aide du miroir laryngien et de l'œsophagoscope, et d'autre part l'analyse des travaux de Scheier, Schreiber et Zwardemaker, résultat de l'emploi de sondes œsophagographiques ou de photographies radiographiques — nous ont permis de formuler les conclusions suivantes :

La bouche de l'œsophage fonctionne comme un sphincter *en même temps* que le pharynx. Elle se ferme aussitôt que le bol entre dans l'œsophage et fonctionne à proprement parler beaucoup plus comme un sphincter qui ferme le pharynx que comme une bouche œsophagienne.

Son principal but est d'empêcher le reflux des aliments de l'œsophage dans le pharynx, de même que le cardia empêche le reflux des aliments de l'estomac dans l'œsophage.

UN DISCIPLE DE DESCARTES

BOSSUET ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE ⁽¹⁾

Par A.-F. LE DOUBLE,

De l'Académie de Médecine

(Suite)

« PROPOSITION V. — *Quoique le sentiment soit principalement uni à l'ébranlement du nerf en dedans du cerveau, l'âme, qui est présente à tout le corps, rapporte le sentiment qu'elle reçoit, à l'extrémité où l'objet frappe.*

« Par exemple, j'attribue la vue d'un objet à l'œil tout seul, le goût à la seule langue ou au seul gosier, et si je suis blessé au bout du doigt, je dis que j'ai mal au doigt, sans songer seulement si j'ai un cerveau, ni s'il s'y fait quelque impression.

« De là vient qu'on voit souvent que ceux qui ont la jambe coupée ne laissent pas de sentir du mal au bout du pied, de dire qu'il leur démange, et de gratter leur jambe de bois ; parce que le nerf qui répondait au pied et à la jambe, étant ébranlé dans le cer-

veau il se fait un sentiment que l'âme rapporte à la partie coupée, comme si elle subsistait encore.

« Et il fallait nécessairement que la chose arrivât ainsi. Car encore que la jambe soit emportée avec le bout des nerfs qui y étaient, le reste en demeure dans le cerveau, capable des mêmes mouvements qu'il avait auparavant et même très-disposé à les faire, tant à cause qu'il a été formé pour cela, qu'à cause qu'il y est accoutumé, et par là déjà plié à ces mouvements. S'il arrive donc que le nerf qui répondait à la jambe, ébranlé par les esprits ou par les humeurs, vienne à faire le mouvement qu'il faisait lorsque la jambe était encore unie au corps, il est clair qu'il se doit exciter en nous un sentiment semblable, et que nous le rapporterons encore à la partie à laquelle la nature avait appris à le rapporter.

« Néanmoins cette partie du nerf qui reste dans

(1) Voir *La Gazette Médicale du Centre* depuis le premier juin 1912.

SPÉCIFIQUE des DIARRHÉES et DYSENTERIES

Communications à l'Acad. des Sciences et à l'Acad. de Médecine de Paris
Adopté officiellement par les CONSEILS SUPÉRIEURS de SANTÉ des COLONIES et de la MARINE

Hordénine-Lauth

AMPOULES contenant
chacune 0gr. 25 de sel par c. g.

NON TOXIQUE

BULLES contenant
chacune 0gr. 10 de sel

**DYSENTERIES des COLONIES, ENTÉRITES, TYPHOÏDES
DIARRHÉES INFANT., ENTÉROCOLITES, CHOLERA
HYPERCHLORHYDRIES, GASTRO-ENTÉRITES, etc.**

Litt. et Ech. C. PÉPIN, Doct. en Ph^{ie}, 9, R. du 4-Septembre, PARIS.

ELATINE BOÛIN

Extrait liquide concentré

DE
GEMME de SAPIN
et Goudron de Norvège

AFFECTIONS des BRONCHES

MALADIES de la VESSIE et des REINS

DOSE MOYENNE: 3 verres à Bordeaux
par jour dans la boisson habituelle
ou dans du lait chaud

S'emploie également en Fumigations,
Pulvérisations et Inhalations.

PRIX: 2'50.

A. FAGARD, Pharmacien de 1^{re} Cl.
23, Av. de La Motte-Piquet, PARIS
ET TOUTES PHARMACIES.



DÉPOT: MAISON BOUX

54, Rue du Commerce. - TOURS

Et dans toutes Pharmacies

Traitement de la Syphilis par les
injections mercurielles intra-mus-
culaires VIGIER.

Huile grise stérilisée indolore VIGIER à 40 %
Seringue spéciale du D^r Barthélemy et VIGIER
pour injections d'huile grise
Huile au calomel indolore VIGIER
à 0 gr. 05 par c. m. c.

Huile au bi-odure de mercure indolore VIGIER
à 0 gr. 01 par c. m. c.

Huile au Sublimé VIGIER à 0 gr. 01 par c. m. c.
12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



CHAMPAGNE GEORGE GOULET REIMS

Prix-Courant

PAR BOUTEILLE

Extra Quality Brut (Goût Anglais)... 9 fr. 50

Extra Quality Dry (Goût Américain)... 9 »

Extra Demi-Sec (Goût Français)... 8 50

Crémant Royal... 5 »

2/2 Bouteilles 50 centimes en plus

FRANCO GARE DESTINATRICE

Agent Général: MAURICE DUCLOS

8, Rue J.-J. Rousseau. - NANTES

★ +++ Digestion, Foie, Goutte, Gravelle, Diabète Rhumatismes +++ ★

VALS SOURCE LA FAVORITE

Embouteillage aseptique. Bouteilles et Bouchons stérilisés.

★ +++ ARRÊTE LES DIARRHÉES INFANTILES +++ ★

le cerveau, n'étant plus frappée des objets accoutumés, elle doit perdre insensiblement, et avec le temps, la disposition qu'elle avait à son mouvement ordinaire ; et c'est pourquoi ces douleurs qu'on sent aux parties blessées cessent à la fin : à quoi sert aussi beaucoup la réflexion que nous faisons que nous n'avons plus de jambe. »

Il n'y a guère plus d'un siècle et demi que le cerveau est regardé sans contestation comme le siège de l'intelligence. Jusque là c'était à la vérité l'opinion la plus accréditée mais ce n'était pas une opinion universellement reçue.

C'est ainsi qu'on a placé successivement l'organe des opérations intellectuelles, l'âme, dans le sang, le cœur, le diaphragme, etc.

« L'âme de toute chair est dans le sang, le sang est l'âme même. *Anima omnis carnis in sanguine est. Sanguis pro anima est* », lit-on dans le *Lévitique* (XVII) et le *Deutéronome* (XVII). Dans le chapitre IV du livre III de Pantagruel on relève également les deux phrases suivantes : « La vie consiste en sang, le sang est le siège de l'âme. » On a dit que les Hébreux ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, il ne s'agissait, dans les passages précités de la Bible, que de l'*anima carnis*, de l'âme végétative. Dans tous les cas Empédocle a donné, lui aussi, comme séjour à l'âme, le sang, et Virgile, dans l'*Enéide*, s'est exprimé en ces termes :

Sanguinem ille vomit animam

ce qu'on peut traduire : Il vomit son âme de sang. Pour Descartes enfin, qui a fait, on va le voir bientôt, de la glande pinéale « l'habitat plus particulier de l'âme humaine », l'âme des bêtes consistait « dans le sang et dans les esprits qui en sont la partie la plus subtile ». (Lettre LX) (1).

Au liv. II de *Diæt. text.* 12, Hippocrate a affirmé que l'âme de l'homme consiste en un feu très chaud, et au liv. VII des *princ. text.*, et au liv. du *cœur, text.* 8, que ce feu très chaud est contenu dans le cœur. Au rapport de Plutarque, Diogène, au rapport de Laërce, Zénon, et au rapport de Tertullien, Appollodore, auraient également professé cette opinion que Gassendi a reprise et défendue. D'accord avec les mages de l'Égypte pharaonique, Aristote a déclaré au chapitre V du livre III de son *Histoire des animaux* que le cœur est le siège de nos affections et de nos pensées et l'origine de tous nos

nerfs. Pline s'est prononcé dans le même sens (*Histoire naturelle*, livre II, chap. XLIX). Platon et plusieurs stoïciens ont enseigné que le cœur est le siège de l'âme irascible, et Chrisippe et Possidionius, de l'âme irascible et de l'âme concupiscible. Le remplacement dans un cadavre humain du cœur par un cœur de bœuf (cœur sacré du bœuf Ammon) a inspiré au docteur Eberth, qui a découvert le papyrus médical le plus ancien que nous possédions, un émouvant et savant roman, Ouarda. Nous persistons à dire : un excellent cœur, un cœur vaillant, amoureux, passionné, pour un excellent homme ; un homme vaillant, amoureux, passionné, etc. (1) Et le cœur, percé d'une flèche, sert toujours à symboliser l'amour.

Démocrite et Galien (2) ont soutenu :

A) que c'est par le cerveau que nous comprenons, voyons et entendons et que nous distinguons le mal du bien, le laid du beau, l'agréable du désagréable ;

B) Que les nerfs naissent, non pas du cœur, mais du cerveau et de la moelle qui en est une dépendance.

Descartes fut amené par ses dissections et ses expériences physiologiques à se rallier à cette doctrine. Mais il a entendu autrement que Galien la distribution des esprits animaux : il les a envoyés aux parties par les nerfs au lieu de les leur envoyer par les artères. De plus, pour lui, si chez l'homme c'est bien « dans le cerveau et par le cerveau que l'âme entend, imagine et sent (3), car c'est l'âme qui sent et non le corps (4).... celle-ci n'en est pas moins présente à tout le corps. » Considérant, enfin, l'indivisibilité de la pensée et l'unité du moi et le grand nombre de sensations et d'images qui peuvent assiéger l'âme humaine en même temps, il en a induit que ces sensations et ces images, transmises par des organes divers, doivent aboutir à un centre unique. Et comme il n'a vu dans le cerveau humain que des parties paires, symétriques et complexes, sauf entre le cervelet et le troisième ventricule, à la base des hémisphères, la glande pinéale (5), conte-

(1) Il n'y a pas une seule théorie physiologique ou médicale ancienne erronée dont on ne retrouve des traces dans le langage moderne. C'est à celle qui donnait comme cause à la chaleur du sang l'incandescence du cœur qu'on doit d'entendre dire encore aujourd'hui autour de soi : Un cœur chaud, ardent, bouillant, etc. pour un homme ami des plaisirs sexuels, très vif, etc.

(2) GALIEN. *Commentaires sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon ; Dissertations anatomiques ; De l'utilité des parties ; Des lieux affectés*, etc.

(3) *Les Principes*, t. III des Œuvres, cit. p. 500.

(4) *La Dioptrique*, IV^e Discours, t. V. p. 34.

(5) Dans son traité *Les Passions de l'âme*, part. I. art. 31, 32 et 33, DESCARTES a déclaré que l'âme humaine est bien jointe à tout le corps, mais qu'elle exerce ses fonctions plus spécialement, plus immédiatement en cette glande qu'en toutes les autres parties : « La raison que l'âme humaine ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande où elle exerce immédiatement ses fonctions est que je considère que les autres parties de notre cerveau sont toutes doubles comme aussi nous avons deux yeux,

(1) Dans sa lettre XXVI, il a écrit également :

« Il est certain que dans le corps des animaux de même que dans les nôtres, il y a des os, des nerfs, des muscles, du sang, des esprits animaux et d'autres organes disposés de telle sorte qu'ils peuvent produire par eux-mêmes, sans le secours d'aucune pensée tous les mouvements que nous observons chez les animaux. » Pour détails complémentaires voy. plus loin le chapitre : l'Âme des bêtes.

nue dans un dédoublement de la toile choroïdienne par l'intermédiaire de laquelle, suivant lui, les esprits pénètrent dans l'encéphale, il a conclu que cette glande est le *sensorium commune*, que l'âme humaine y est plus particulièrement présente et que c'est au moyen des esprits animaux qui s'y forment et, une fois formés, s'accumulent dans les ventricules latéraux du cerveau, que l'âme fait sentir son action et sa présence aux parties.

Depuis le Réformateur de la philosophie qu'il a ramené à sa source, la physiologie expérimentale nous a appris qu'avant qu'on touche à cette glande, la destruction des lobes cérébraux sous lesquels elle est cachée, a pour conséquence l'abolition des perceptions sensorielles et de l'intelligence. Et « d'habitat plus particulier, de l'âme humaine et des points où elle concentre son activité et sa puissance, » cette glande est tombée au rang de ces organes qui, dans le corps humain, peuvent se comparer à ces ruines qui doivent à des circonstances exceptionnelles de n'avoir pas subi les ravages du temps et de demeurer encore debout lorsque tous les monuments, leurs contemporains, sont depuis longtemps anéantis. Elle n'est, en effet, qu'un vestige persistant dans l'organisme humain de l'œil impair et médian des Sauriens Iguanides (1).

deux mains, deux oreilles, et enfin tous les organes de nos sens extérieurs sont doubles ; et que, d'autant que nous n'avons qu'une simple pensée d'une même chose en même temps, il faut nécessairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, ou les deux impressions qui viennent d'un seul objet par les doubles organes des autres sens, se puissent assembler en une avant qu'elles parviennent à l'âme, afin qu'elles ne lui représentent pas deux objets au lieu d'un ; et on peut aisément concevoir que ces images ou autres impressions se réunissent en cette glande, par l'entremise des esprits qui remplissent les cavités du cerveau ; mais il n'y a aucun autre endroit dans le corps où elles puissent ainsi être unies, sinon ensuite de ce qu'elles le sont dans cette glande. »

Regius a avancé (*méd.* liv. II, ch. 42) que chez l'homme, la glande pinéale est l'organe commun de tous les sens et que c'est en elle seule, et non dans une autre partie que l'âme réside.

Dans *Les commentaires sur le livre de l'homme de Descartes*, de LOUIS DE LA FORGE, il est dit également qu'elle est le principal siège de l'âme et le véritable organe de l'imagination et du sens commun et que bien qu'elle devienne parfois entièrement calculeuse, ses fonctions n'en souffrent pas si ses pores sont demeurés assez grands pour donner passage aux esprits.

Cf. également de M. DERRIÈRE, *Descartes et la psycho-physiologie de la glande pinéale. Nouv. Iconograph. de la Salpêtrière*, Mars 1912.

(1) On y retrouve tous les éléments de la rétine des Invertébrés. Dans mon *Traité des Variations du système musculaire de l'homme et de leur signification au point de vue de l'Anthropologie zoologique*, j'ai classé la glande pinéale parmi les organes vestigiaires permanents normaux de l'homme, avec le repli semi-lunaire de l'angle interne de l'œil qui recouvre tout le globe oculaire des Squales, l'appendice iléo-cœcal qui a une longueur triple de celle du corps dans le koala, constitue un immense cul-de-sac dans les Herbivores et ne sert plus chez nous qu'à loger de petits corps qui en provoquent l'inflammation (appendicite), etc. On a traité récemment et avec succès, paraît-il, le rachitisme au moyen d'un extrait obtenu en épuisant par l'alcool et l'éther la glande pinéale, desséchée et réduite en poudre, et qui abandonne

Il est étonnant qu'aucun des adversaires de Descartes n'ait, au surplus, songé à lui objecter qu'il n'est pas nécessaire, pour expliquer la centralisation de nos sensations, de donner à l'âme humaine un organe unique puisque, d'après lui, « une substance simple et élémentaire sert par elle-même de lien et de centres aux différents organes. »

Aetius (serm. 2, tétral. 2 ch.) et les Arabes ont attribué comme logis à la faculté imaginative ou fantaisie la partie antérieure du cerveau ; à la faculté de raisonner, à la raison, la partie moyenne ; et à la faculté de se souvenir, à la mémoire, la partie postérieure. L. Mercatus (T. I, liv. I, quest. 126) s'est exprimé en ces termes : « Quoique les facultés aient leur siège généralement dans tout le cerveau, il est néanmoins certain que quelques-uns opèrent plus parfaitement en certaines cavités qu'en d'autres ; selon qu'en ces cavités ces esprits sont plus subtils, plus parfaits, plus élaborés ou plus disposés à une action que d'autres. »

Ces deux tentatives de Aetius et de S. Mercatus de localisations cérébrales des facultés intellectuelles sont tombées dans le plus profond oubli, de même que celles qui les ont précédées, et bien d'autres qui leur ont succédé et qui ont joui, pendant un certain temps, de la faveur publique. Que reste-t-il du système imaginé par Gall et dans lequel la surface de l'encéphale partagée, comme un damier en une série de petites cases à chacune desquelles correspondait une qualité affective ou un vice dont le degré de développement était révélé par une bosse plus ou moins accentuée, de la portion adjacente de la boîte crânienne, de sorte qu'il suffisait de palper le cuir chevelu d'un individu pour savoir à quoi s'en tenir sur sa valeur intellectuelle et morale ? Rien ou à peu près rien depuis que les anatomistes ont objecté aux phrénologues : que par suite de l'interposition entre la table interne et la table externe des os du crâne d'une couche de tissu spongieux, épaisse (diploë) (1), un enfoncement de la première ne se traduit pas par un relief de la seconde, sauf quelquefois au niveau des tempes (2) et des fosses occipitales inférieures

à ces liquides un pigment assez riche en phosphore. En obstétrique l'extrait de glande pinéale se montre aussi utile, s'il faut en croire F. Jäger d'Erlangen (*Münchener medic. Wochenschr.* février 1912.)

(1) BOSSUET a fait mention en ces termes de cette conformation des parois du crâne : « Il (le crâne) a aussi deux tables, étant composé de deux couches d'os posées l'une sur l'autre avec un artifice admirable, entre lesquelles s'insinuent les artères et les veines qui leur portent leur nourriture. »

(2) Parmi les reliefs que déterminent à la surface de l'écaille du temporal sur presque tous les sujets la pression excentrique des circonvolutions cérébrales qu'elle recouvre, notons la *protuberantia gyri frontalis inferioris* ; le *torus gyri temporalis medii* et sur quelques sujets seulement, la *protuberantia gyri temporalis inferioris*, le *torus gyri temporalis superioris*, le *Cap de la 3^e circonvolution frontale*, etc. Voy. mon *Traité des variations des*

VENTE PAR AN : 25 Millions de Boutellies

CURE DE SOMMEIL

appliquée au traitement des
MALADIES NERVEUSES
— **et PSYCHIQUES**

SOMNARIUM de LOCHES (I.-et-L.)

Notices sur demande

IODURASE COUTURIEUX

(Ioduro-Enzymes) en Capsules kératinisées
Une Capsule renferme 50 centigr. d'IODURE de Potassium

LEVURINE EXTRACTIVE

En Comprimés : 2 à 9 par jour.

35 fois plus la **Levure de Bière**
active que
Ch. COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

"SIRODION"

Sirop composé contre

GRIPPE -- TOUX -- ASTHME -- COQUELUCHE
DOULEUR DE TOUTE NATURE

Docteur!!!

Sans Opium, sans Bromoforme, sans Créosote
ni dérivés.

Avec un produit MÉDICAL

(à publicité exclusivement médicale)

Voulez-vous sans accidents secondaires à tous les
âges (à partir d'un an) et dans tous les cas obtenir des
résultats rapides???

Essayez

et

Si satisfait

Prescrivez :

le **"Sirôdion"**

de L. Martin, pharmacien, rue de Paris, 228
à MONTREUIL (Seine)

Echantillons gratuits aux Docteurs sur
demande

PRODUIT FRANÇAIS

SANTHEOSE

Le plus fidèle — Le plus constant
Le plus inoffensif des DIURÉTIQUES

L'adjuvant le plus sûr des CURES de Déchloration
EXISTE SOUS LES QUATRE FORMES SUIVANTES :

SANTHÉOSE PURE { Affections cardio-rénales
Albuminurie, Hydropisie

S. PHOSPHATÉE { Sclérose cardio-rénale
Anémie, Convalescences.

S. CAFÉINÉE { Asthénie, Asystolie
Maladies infectieuses

S. LITHINÉE { Présclérose.Arterio-sclérose
Goutte, Rhumatisme.

La SANTHÉOSE ne se présente qu'en cachets
ayant la forme d'un cœur. Chaque boîte renferme 24
cachets dosés à 0.50 centigr. Dose : 1 à 4 par jour.

PRIX : 5 Fr.

Vente en Gros : 4, rue du Roi-de-Sicile. PARIS



USAGE ENFANTS
DES DOCTEURS

SUC D'ORANGE MANNITÉ
INOFFENSIF — DÉLICIEUX

NÉO-LAXATIF
CHAPOTOT

Echant. : 56, Boul'd Ornano, PARIS

MASTICATOIRE FERLYS

A LA PEPSINE

Seule façon efficace de prescrire la pepsine.

Excite le réflexe gustatif aboli par l'état
saburral de la plupart des dyspeptiques.

Augmente la sécrétion salivaire qui active
la sécrétion gastrique.

Développe le pouvoir protéolytique du Suc
gastrique par l'apport du ferment actif
nécessaire.

Employé avec succès dans les cas de : *Dyspepsie, Hyperchlorhydrie, Dilatation, Entérite, Sécheresse de la Bouche* chez les Diabétiques.

Indispensable aux personnes obligées de manger très vite.
Utile pour se déshabituer de l'usage du tabac.

Nécessaire aux Coureurs, Bicyclistes, Hommes de Sport,
pour obtenir la fraîcheur de la bouche en conservant une sécrétion constante de la salive.

Soc. de Thérapeutique de Paris (Séance du 13 avril 1910).

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLON

Laboratoires H. FERRE, BLOTTIÈRE & Co
28, Rue Richelieu, Paris.

ou cérébelleuses (1) où cette couche de tissu spongieux se raréfie ; qu'au-dessus des sourcils la table interne et la table externe de l'os du front s'écartent l'une de l'autre pour limiter deux cavités au moins amples (*Sinus frontaux*), etc.

A l'heure présente on se borne sagement à dire que les facultés intellectuelles et morales résident dans les hémisphères cérébraux et plus spécialement dans la couche corticale et la partie antérieure de chacun d'eux.

L. de Lens a écrit (2) :

« Descartes plaçait le siège de l'âme dans une portion du cerveau qu'il appelait la glande pinéale et qui était pour lui « cette maîtresse pièce par où l'âme contient les autres parties, » ou mieux encore une sorte de médiateur plastique. Bossuet semble hésiter entre cette doctrine et celle de la plupart des docteurs chrétiens, de saint Augustin et de saint Thomas, en particulier, suivant laquelle l'âme est unie au corps tout entier et à chaque partie *tota in toto, et tota in qualibet parte corporis sui*. Il prend un moyen terme, qui est de lui assigner le cerveau pour siège non exclusif, mais principal. »

On vient de voir qu'en ce qui touche l'auteur du *Discours de la méthode* l'assertion formulée ci-dessus par M. de Lens n'est pas absolument exacte. Il n'en est pas de même de celle concernant Bossuet. Pour ce dernier, en effet (3) :

Le cerveau est « le siège principal de l'âme.

« Car encore qu'elle soit unie à tous les membres, et qu'elle les doive tenir tous en sujétion, son empire s'exerce immédiatement sur la partie d'où dépendent tous les mouvements progressifs, c'est-à-dire sur le cerveau.

« En dominant cette partie, où aboutissent les nerfs, elle se rend arbitre des mouvements, et tient en main, pour ainsi dire, les rênes par où tout le corps est poussé et retenu.

« Soit donc qu'elle ait le cerveau entier immédiatement sous sa puissance, soit qu'elle ait quelque maîtresse pièce par où elle contienne les autres parties, comme un pilote conduit tout le vaisseau par

le gouvernail ; il est certain que le cerveau est son siège principal, et que c'est de là qu'elle préside à tous les mouvements du corps.

« Et ce qu'il y a ici de merveilleux, c'est qu'elle ne sent point naturellement ni ce cerveau qu'elle meut, ni les mouvements qu'elle y fait pour contenir ou pour ébranler le reste du corps, ni d'où lui vient un pouvoir qu'elle exerce si absolument. Nous connaissons seulement qu'un empire est donné à l'âme, et qu'une loi est donnée au corps, en vertu de laquelle il obéit....

« C'est l'âme présente à tout le corps qui sent et non le corps....

« L'âme attentive à raisonner se sert du cerveau, par le besoin qu'elle a de ses images sensibles.... »

Le cerveau a été formé pour réunir deux fonctions : « recevoir les impressions des objets, et tout ensemble donner au corps les mouvements nécessaires pour les suivre ou les fuir.... »

« Par la liaison qui se trouve entre les objets et les mouvements progressifs il a fallu qu'où se termine l'impression des objets se trouvât le principe et la cause de ce mouvement ».

Aussi donc l'évêque qui fut un sermonnaire hors de pair, tout en plaçant dans la région du cerveau qui a reçu l'impression des objets le principe et la cause du mouvement et en reconnaissant qu'il y a une liaison entre les impressions sensorielles et le mouvement, s'est abstenu de préciser la région où se localisent dans le cerveau les impressions des nerfs ébranlés par les objets du dehors qui frappent les sens « et le principe et la source du mouvement » qui peuvent en résulter. Il n'a pas plus parlé de la glande pinéale que si elle n'avait jamais existé.

Mais alors qu'il a assuré que « c'est l'âme, présente à tout le corps, qui rapporte le sentiment qu'elle reçoit à l'extrémité où l'objet frappe » des physiologistes modernes affirment que c'est l'habitude. Cette localisation des sensations « où l'objet frappe » n'était pas ignorée du Stagyrte. Elle nous rend compte d'illusions tactiles très singulières dont l'une qualifiée *expérience d'Aristote* (1) est due, selon Kuss et M. Duval, « à l'habitude » que nous avons de percevoir la sensation de deux corps différents, lorsque les bords radial de l'index et cubital du médus sont impressionnés. Or si, après avoir senti, entre l'index et le médus, une petite boule unique nous croisons ces deux doigts, et roulons la boule unique entre le côté radial de l'index et le côté cubital du médus, nous éprouvons une sensation double, ou plutôt dédoublée « par l'habitude », répètent les deux physiologistes précités et nous

os du crâne et de leur signification au point de vue de l'Anthropologie zoologique, Paris, 1903, p. 178.

(1) Gall a soutenu qu'il y avait un rapport direct entre le développement du cerveau et l'instinct génésique. Des faits qu'il a invoqués à l'appui de cette thèse, il n'en est pas un seul qui soit probant et il y en a beaucoup qui sont controuvés. Il n'est pas vrai, comme je l'ai dit ailleurs, que les fosses cérébelleuses se rapetissent dans la vieillesse et finissent par avoir chez les gens très âgés les proportions qu'elles ont chez les nouveau-nés. En dépit des planches de l'atlas de Gall il n'est pas établi que ces excavations soient plus vastes et plus saillantes chez les animaux qui n'ont pas été châtrés.

(2) G. DE LENS, loc. cit. *supra*, p. 156, note 1.

(3) De la connaissance de Dieu et de soi-même, ch. III, art. 15 et 6 ; ch. II, art. 6.

(1) BEAUNIS a fourni de beaux dessins de cette expérience dans sa *Physiologie*, Paris, 1876.

croions, en fermant les yeux, toucher deux boules distinctes, l'une en dehors de l'index, l'autre en dedans du medius (1). L'habitude a-t-elle vraiment le pouvoir de dédoubler nos sensations ? J'hésite à le croire.

L'illusion sensorielle qui fait qu'un individu amputé d'un pied, croit, par instants, ressentir des douleurs dans ce pied, est notée aussi depuis fort longtemps. Dans sa *Sixième méditation*, Descartes, pour nous faire comprendre que notre constitution physique lorsqu'elle vient à être altérée nous induit parfois en erreur sans que nous ayons lieu de nous plaindre puisque ses rapports sont fidèles tant qu'elle conserve son intégrité, a cité l'exemple d'un homme auquel on coupe la jambe et qui éprouve une douleur dans le pied de cette jambe dont il est privé. Puis il a expliqué ce phénomène étrange en disant qu'il tient aux communications nerveuses qui existaient entre la jambe amputée et le cerveau, lesquelles communications n'ont été interrompues qu'à demi en sorte que les filets nerveux subsistants peuvent, par exception, envoyer à l'organe central des impressions analogues à celles dont le pied manquant est l'origine. J'ai soumis, le 25 novembre 1911, ce texte ainsi que celui de Bosquet, ayant trait au même sujet, à mon vieil ami et camarade d'internat Ch. Richet, en lui demandant ce qu'il en pensait. Voici son appréciation :

(1) KUSS et MATHIAS DUVAL. Cours de physiologie, 3^e édit. Paris, 1876, p. 483.

« L'explication du fait que les amputés sentent leurs doigts de pied n'est pas difficile. C'est comme si on avait un tableau téléphonique où il y a chambres A. B. C. D., etc., on coupe le réseau et on excite le bout central. Rien d'étonnant qu'on croie alors avoir affaire aux chambres A. B. C. D. » Qu'on remplace le prénom impersonnel « on » par le substantif « âme » et le professeur de physiologie de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris et l'abbé dont le Grand Condé présida en Sorbonne, en 1652, une des thèses de philosophie, seront d'accord.

« PROPOSITION VI. — *Quelques-uns se terminent à un objet, et les autres non.*

« Nous n'aurons, pour bien comprendre la chose, qu'à écouter nos expériences.

« Toutes les fois que l'ébranlement des nerfs vient du dedans, par exemple, lorsque quelque humeur formée au dedans de nous, se jette sur quelque partie et y cause de la douleur, nous ne reportons cette sensation à aucun objet, et nous ne savons d'où elle nous vient.

« La goutte nous prend à la main ; une humeur âcre picote nos yeux : le sentiment douloureux qui suit de ces mouvements n'a aucun objet.

« C'est pourquoi généralement, dans toutes les sensations que nous rapportons aux parties intérieures de notre corps, nous n'apercevons aucun objet qui les cause ; par exemple, les douleurs de

SPÉCIALITÉ DE LUNETTES
Et Pince-Nez

F. LEFÈVRE

OPTIQUE MÉDICALE

60, Rue Nationale. — **TOURS**

*Exécution rigoureuse des ordonnances
de Messieurs les Docteurs Oculistes*

KODAKS - PHOTO

Travaux photographiques

**PASTILLES
BRUNELET**

Soulagement Immédiat des
Maladies de la GORGE, du LARYNX
Antiseptique constante de la Bouche.
ÉCHANTILLONS GRATUITS À MM. LES DOCTEURS.
22, Rue de Turbigo, Paris.

**CHATEL-GUYON
GUBLER**

*Entérites, Constipation, Dyspepsies,
Foie Torpide, Maladies Coloniales,
Déminéralisations.*

Mont-Dore

" Providence des Asthmatiques "

Voies respiratoires

chez les **arthritiques**

LA BOURBOULE

ARSENIC ASSIMILABLE NATUREL

SOURCES CHOUSSEY & PERRIÈRE.

Anémie Diabète - Voies Respiratoires,
Maladies des Enfants - Dermatoses - Paludisme.

tête, ou d'estomac, ou d'entrailles : dans la faim et dans la soif, nous sentons simplement de la douleur en certaines parties; mais une sensation si vive ne nous fait pas regarder un certain objet, parce que tout l'ébranlement vient du dedans.

« Au contraire, quand l'ébranlement des nerfs vient du dehors, notre sensation ne manque jamais de se terminer à quelque objet qui est hors de nous. »

En plus des sensations dont nous sommes redevables aux organes du tact, de la vision, de l'audition, du goût et de l'odorat, nous en éprouvons, en effet, d'autres, qui ne manifestent leur action que par des impressions difficiles à définir et mal localisées. Les sensations ne sont pas toutes d'origine périphérique extérieure, il y en a d'origine périphérique intérieure, par exemple le besoin de manger, de boire, de respirer, d'aller à la garde-robe, etc.

(A suivre).

AMBULANCE AUTOMOBILE
POUR TRANSPORT DE MALADES ET BLESSÉS
Heintz-Bouchardeau — Automobiles.
TOURS
TÉLÉPHONE : 2.08

PRODUITS RECOMMANDÉS

Laboratoire de Bactériologie de l'Institut
Vaccinal de Tours

Examens bactériologiques : crachats, pus, fausses-membranes, exsudats, urines, fèces, etc...

" Séro-diagnostics " : Fièvre typhoïde, mycoses, kistes-hydatiques, lèpres, syphilis (Wassermann).

Cyto et zymo-diagnostics :

Vaccines de Wright (furunculose, acné, etc...)

Analyse bactériologique des eaux.

Des pipettes stérilisées sont à la disposition des médecins pour les prélèvements aseptiques.

Adresser les produits à examiner à M. BELIN, chef du laboratoire de bactériologie de l'Institut Vaccinal, 19, rue Léon-Boyer, Tours. (Tél. 5-72.)

PRODUITS RECOMMANDÉS

LOTION DEQUÉANT, contre le *Sebumbacille*, *calvitie*, *pelade-teigne*, *trichophytie*, *séborrhée*, *acné*, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

PHARMACIE ROUY, 93, rue Lakanal, Tours : Téléphone 3.64.
— Laboratoire des Pansements et Produits aseptiques J.R. (marq. dép.). — *Tarifs et renseignements sur demande.*

PHOSPHARSINAL, cachets de phosphoglycérate pur de Calcium méthylarsénié à 0.02 cen. par cachet : *Reconstituant général*; 2 cach. par jour. — MORAND, phar. à Auray.

INTRAIT de MARRON d'INDE DAUSSE, solution à 50/0 : cinq gouttes deux fois par jour, contre les hémorroïdes et les varices.

Contre la constipation : **NEO-LAXATIF CHAPOTOT**, délicieux sirop d'agrément au Suc d'orange manité. — *Enfants, Dames, Vieillards.*

UROTROPINE SCHERING, antiseptique interne. Echantillons, 4, Faubourg Poissonnière, Paris.

FORMULATEURS HELIOS, appareils idéals pour la désinfection, fonctionnant sans pompe ni pression, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.

L'ÉMULSION MARCHAIS est la meilleure et la plus active des préparations créosotées. Elle calme la toux, facilite et tarit l'expectoration, modère les sueurs nocturnes, ramène l'appétit et les forces.
Laboratoire de A. MARCHAIS, à La Rochelle

VÉRONIDIA : Sédatif hypnotique idéal.

FEROXAL : Fer granulé hyperactif.

SPÉCIALITÉS ALIMENTAIRES POUR RÉGIME, E. LAURENT, 84, rue Victor-Hugo, Tours. Téléph. 6-90. Produits aux Myrtilles, Fleurs de Thés (le seul qui n'énervé pas).

EAUX MINÉRALES, gros et détail. — H. BOPP, 50, rue du Commerce, Tour
Dépositaire des pains et pâtes au gluten antidiabétiques de la Maison Laporte de Toulouse.

Adopté par l'Assistance Publique

BIO-LACTYL

Ferment lactique Fournier

AFFECTIONS GASTRO-INTESTINALES

ENTÉRITES glaireuses, calculeuses, muco-membraneuses
DIARRHÉES INFECTIEUSES, APPENDICITES, DERMATOSES

LABOR. FOURNIER FRÈRES, 27, Bd de l'Hôpital, Paris.

LES RISETTES JAUNES

“ Petites Misères de la Vie Conjugale ”
mises à la scène d'après Honoré de Balzac

PAR

MM. HORACE HENNIION & EMMANUEL MORIN

PERSONNAGES

CAROLINE, jolie femme, — bonne famille, bien élevée, 300 mille francs de dot, — en pleine beauté de la trentaine, « se soumet à des corsets de haute pression ».

ADOLPHE, son mari, depuis bientôt dix ans, — un peu plus âgé qu'elle, — fils unique d'un riche propriétaire, s'occupe très honorablement « à titre d'expert » d'affaires contentieuses qui « l'obligent » à de fréquentes et plus qu moins longues sorties...

M^{me} DE FISCHTAMINEL, — la comtesse de Fischtaminel, — de 30 à 35 ans, la distinction de la race, de la fortune, de la maigreur et de l'élégance.

M^{me} FOULLEPOINTE DU BUISSON, — la Petite du Buisson, un buisson de roses pleins de piquant, — mariée depuis dix mois, fait l'école buissonnière.

M^{me} DESCHARS, une dame d'âge mûr, « des cascades de chairs à la Rubens », somptueusement et ridiculement parée, se gonflant et examinant tout à travers son « face à main » avec suffisance, — « excessivement dévote, d'autant plus sévère pour les autres, qu'elle a eu, dit-on, quelques petites choses à se reprocher pendant ses deux précédents mariages. »

M. DESCHARS (Nicolas-Jean-Jérôme-Népomucène-Ange-Marie-Victor-Joseph) son époux actuel, — un ancien notaire, rougeaud, galantin frisant la soixantaine.

LE DOCTEUR, type jeune du médecin homme du monde.

BENOITE, une domestique, l'air benêt.

PROLOGUE DIT DEVANT LE RIDEAU

LE RÉGISSEUR parlant au public au nom des auteurs. — « Arrivé à une certaine hauteur dans la latitude ou la longitude de l'Océan conjugal, il se déclare un petit mal chronique, intermittent, assez semblable à des rages de dent... »

« Mais... vous vous dites... — Comment relève-t-on la hauteur dans cette mer ? quand un mari peut-il se savoir à ce point nautique : et peut-on éviter les écueils ?... »

« On se trouve là, comprenez-vous, aussi bien après dix mois de mariage qu'après dix ans ; c'est selon la marche du vaisseau, selon sa voilure, selon la mousson, la force des courants, et surtout selon la composition de l'équipage. »

« Eh bien ! il y a cet avantage que les marins n'ont qu'une manière de prendre le point, tandis que les maris en ont mille de trouver le leur. »

« EXEMPLES : Caroline, votre ex-biche, votre ex-trésor, devenue tout bonnement votre femme, s'appuie beaucoup trop sur votre bras en se promenant sur le boulevard, on trouve beaucoup plus distingué de ne plus vous donner le bras ; »

« Ou, quand vous rentrez, elle dit : « Ce n'est rien, c'est Monsieur ! » au lieu de : « Ah ! c'est Adolphe ! » qu'elle disait avec un geste, un regard, un accent qui faisaient penser à ceux qui l'admiraient : enfin, en voilà une heureuse ! »

« — Ou, si vous revenez un peu tard (onze heures, minuit) elle ronfle !... Odiux indice ; — ou... mais, restons en là... (1) »

(On a frappé les trois coups qui annoncent le lever du rideau).

Mesdames et Messieurs, vous allez assister au spectacle de ce ménage, tel que Balzac l'a dépeint. Nous voulons vous faire pénétrer dans cet intérieur à l'époque où arrive cette saison si ingénieusement appelée *L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN DU MARIAGE*.

Nous nous sommes efforcés de mettre en scène ces pages nosographiques, où Balzac a révélé *LES PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE* en de minutieuses études analytiques, étayées d'inébranlables axiomes.

Ce ne sont point là les vigoureux coups de scalpel de l'anatomiste qui incise profondément : ce sont les légers coups d'épingle de l'humoriste qui n'égratigne qu'à fleur de peau...

Nous avons tenté de faire passer dans cette adaptation le plus possible des mérites de l'original, en respectant, — ainsi qu'il se doit, — l'esprit et l'humour, sinon la lettre, du grand satiriste de la *COMÉDIE HUMAINE*. Peut-être avons-nous dû, parfois, ajouter, par-ci par-là, quelques scènes, quelques mots de notre cru ? — de quoi nous nous excusons...

(Fausse sortie).

Ah ! j'oubliais... Nous nous excusons surtout auprès de vous, Mesdames... Nous devons dire beaucoup de mal de vous, — beaucoup plus certes que nous n'en pensons ! — Laissez-nous espérer que vous ne nous en voudrez point... Puisse-nous vous distraire un instant et mériter votre indulgence pour notre tentative que nous plaçons sous le glorieux patronage du maître conteur tourangeau.

A Paris, vers 1830 — dans un rez-de-chaussée, un salon confortable et élégant, avec piano, petit bureau, guéridon, paravent et autres meubles plus ou moins inutiles, mais de fort bon goût.

SCÈNE I

CAROLINE seule, puis BENOITE.

CAROLINE est suspendue à un cordon de sonnette qu'elle agit fébrilement.

Jamais cette fille ne répond quand on a besoin d'elle... C'est énervant !... (BENOITE entre) Ah ! vous vous décidez tout de même à venir... Voilà un quart d'heure que je vous sonne.

BENOITE

Mais, madame...

CAROLINE

Où étiez-vous encore ?

BENOITE

Mais, madame...

CAROLINE

Toujours à bavarder avec le valet de chambre du jeune docteur qui vient de s'installer en face ?

BENOITE

Mais non, madame...

CAROLINE

Taisez-vous... Je ne comprends pas que vous osiez me répondre quand je vous parle... Vous profitez de ce que nous habitons au rez-de-chaussée pour être tout le temps dans la rue... Et, pendant ce temps-là, votre ouvrage ne se fait pas... Je suis très mécontente de vous, ma fille. Et je voudrais bien n'avoir désormais plus de reproches à vous faire.

(1) Cette « Observation » est extraite des *Études analytiques* (PARIS MARIÉ) par H. de Balzac (H. H. et E. M.)

VICHY-ÉTAT



Bien spécifier le nom

VICHY CÉLESTINS

Arthritisme — Goutte — Rhumatisme
Maladies des voies urinaires

VICHY GRANDE GRILLE

Maladies du foie
et de l'appareil biliaire

VICHY HOPITAL

Affections de l'estomac et de l'intestin

iodo-MAÏSINE

PLUS D'IODISME !

Albumine végétale iodée en globules, solubles seulement dans l'intestin
ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME & EMPHYSÈME, RHUMATISME

Vente en Gros : B. SALLE et C^{ie}, 4, Rue Elzévir, PARIS. — Littérature et Échantillons à MM. les Docteurs.

MÉDICATION
SIROP d'AMEL
AU LACTO CRÉOSOTE SOLUBLE, PHOSPHATES, COCAÏNE ET ACONIT
CRÉOSOTÉE
TUBERCULOSE, BRONCHITES CHRONIQUES, CATARRHE.
86, RUE DE LA RÉUNION - PARIS
ENVOI FRANCO D'ÉCHANTILLONS À MM. LES DOCTEURS

MÉDICATION IODÉE SANS IODISME
CAPSULES DE
BENZO-IODHYDRINE
BRUEL
ÉCHANTILLONS & BROCHURES
36, Rue de Paris, COLOMBES (Seine)

LIQUEUR

BÉNÉDICTINE
POUDRE DE VIANDE
de TROUETTE-PERRET
La plus agréable à prendre
sans odeur ni saveur.
E. TROUETTE, 15, rue des Immeubles-Industriels, PARIS

PAINS SÉCIAUX ROLLS L. PIROIS

E. DEVELOTTE et P. CHEMALÉ, Successeurs

ESTOMAC - INTESTIN - FOIE - DIABÈTE

USINE & BUREAUX :

20, rue Sébastopol, TOURS Téléph. 3-73

ROLLS SIMPLES

Dyspepsie, Gastrite, Gastralgie, Entérite, Obésité

ROLLS NON CHLORURÉS

Albuminurie, Affections cardiaques

ROLLS PHOSPHATÉS

Anémie, Croissance, Tuberculose

ROLLS DIASTASÉS

Affections de l'Intestin et du Foie

ROLLS DE FARINE COMPLÈTE

Suralimentation rafraîchissante, Décongestion

ROLLS AU GLUTEN — PAINS DE GLUTEN

Diabète au Glycosurie (90 0/0 de gluten pur)

BISCOTTES RABELAISIENNES

Aliment de Choix

Délicieuses dans le Café, Chocolat, Bouillon, Thé, etc.

BISCOTTES DE FARINE COMPLÈTE

Décongestion et Rafraîchissant

BISCOTTES AU GLUTEN

Permettant l'emploi du gluten dans les potages

PHOSPHO-GRUTELLINE L. PIROIS

FARINE NOURRISSANTE : La seule n'échauffant pas. Indispensable aux Enfants, Nourrices et Convalescents.

PAIN GRILLÉ SANS MIE

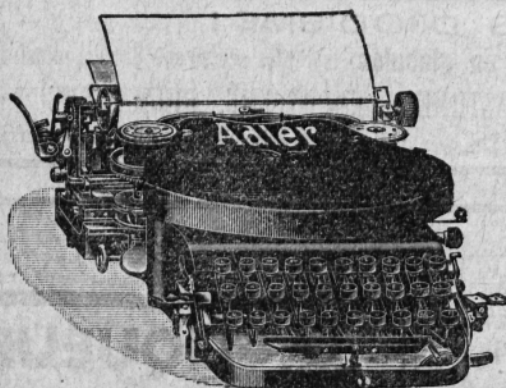
Obésité, Potage et Repas

N. B. — Tous nos Produits ROLLS & BISCOTTES se font non-chlorurés pour les cardiaques et albuminuriques. — Conservation indéfinie.

Par leur dosage, les soins minutieux apportés à leur fabrication et leur richesse en matières nutritives, toutes éminemment digestives, nos **Pains de Régime** défient toute comparaison avec les produits similaires, Ils remplissent toutes les conditions exigées par les Docteurs spécialistes des **Maladies de la Nutrition**.

Ils sont indispensables pendant et après les traitements des **Cures thermales de Vichy, Chatel-Guyon, La Bourboule Plombières**, etc., qu'ils favorisent et complètent.

Envoi d'Echantillons gratuits à MM. les Docteurs. — Au Public, contre 0 fr. 50



“ADLER”

Machine à écrire

SIMPLICITÉ ET SOLIDITÉ INCOMPARABLES

Caractères indérégables : 20 copies à la fois

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

LES PLUS NOMBREUX MODÈLES

Modèle régulier n° 7 : Derniers perfectionnements

Nos Merveilleux Modèles n°s 8 et 11 écrivant en toutes langues, en tous genres d'écritures. — Plusieurs machines réunies en une seule.

Modèle n° 14. Billing pour comptabilité.

Modèle n° 15. Clavier universel, 46 touches, 92 caractères.

Machines n° 19' pour formules mathématiques, statiques, etc.

CATALOGUE GRATIS ET FRANCO

Société Française des Établissements ADLER, 10, rue Vivienne, PARIS -- Téléph. 297-37

BENOÎTE, avec une conviction profonde.

Je le voudrais bien aussi, madame.

CAROLINE

Est-ce que, ce matin, vous avez battu les tapis de ma chambre ?... Non, n'est-ce pas ?... Vous l'ai-je pourtant dit, et répété cent fois : Je veux qu'ils le soient tous les matins ?... Vous avez bien compris ? Et le salon ?... Comment a-t-il été fait ?... Toujours sans soins ? Il y a de la poussière sur tous les meubles... Regardez ; on y écrirait son nom. Et vous avez trouvé le moyen de me casser un Saxe...

BENOÎTE, pleurnichant.

Madame, c'est avec le plumeau.

CAROLINE

Evidemment... je suppose que ce n'est pas avec le balai. Mais, manié par une maladroite comme vous, le plumeau n'est plus un plumeau, c'est un cyclone dévastateur.

BENOÎTE

Oh ! madame peut-elle dire !... Je jure bien à madame que je ne suis pas si clone que ça...

CAROLINE, haussant les épaules

Et puis, vous veniez peut-être de boire encore avec le valet de chambre du nouveau docteur ?

BENOÎTE, indignée.

Oh ! madame !...

CAROLINE

Vous sentiez, ce matin, l'alcool à plein nez... Ou bien c'est de vous être laissée embrasser par ce garçon.

BENOÎTE éclate en sanglots dans son tablier.

CAROLINE

Vous avez une conduite déplorable. Benoîte, avec votre air tout benêt ; mais prenez-y bien garde, ma fille, je me verrai obligée de vous mettre à la porte... Je vous défends, une fois pour toutes, d'aller retrouver votre amoureux dès que son maître n'est plus là. — (A elle-même). — Je ne l'ai pas encore aperçu rentrer. Il monte à cheval avec une élégance !... Le charmant cavalier que ce docteur... Cela ne doit pas manquer d'agrément d'être sa malade... (A BENOÎTE ; qui, d'un chiffon, essuie alternativement ses yeux et les meubles). Ah ! et mon piano ?... Etes-vous allée chez le luthier ?... quand viendra-t-on ?...

BENOÎTE, en pleurnichant.

L'accordeur viendra peut-être ce soir. Mais s'il ne le peut pas, il viendra sûrement demain.

(On sonne. — BENOÎTE sort.)

SCÈNE II

CAROLINE seule, puis BENOÎTE

CAROLINE

Ce n'est pas le coup de sonnette de mon mari... Qui peut bien arriver en ce moment ? (Elle regarde la pendule) 6 heures moins 20 !... Et nous dinons dans un quart d'heure.

BENOÎTE, sur le pas de la porte

Madame, c'est M^{me} Deschars.

CAROLINE, à part.

Encore cette dinde farcie de suffisance et truffée de méchanceté !... (Haut) Faites entrer, je la recevrai ici... (BENOÎTE se

retire). Mieux vaudrait recevoir une bonne douche ; on aurait au moins une impression de fraîcheur... tandis que...

SCÈNE III

CAROLINE, MADAME DESCHARS

MADAME DESCHARS entre en coup de vent.
CAROLINE va vers elle les deux mains tendues

CAROLINE, souriante

Ah ! Quelle heureuse idée en ce lieu vous amène ?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine (1)

MADAME DESCHARS, serrant ses mains

Cette chère Caroline... (Elles s'embrassent) toujours spirituelle, et toujours jolie comme le cœur de l'amcur.

CAROLINE

Et vous, chère madame Deschars, toujours le teint vermeil, et une santé...

MADAME DESCHARS, souriant.

Qui commence à déborder un peu...

CAROLINE, gracieuse.

Oh ! chère madame, pouvez-vous dire !... D'ailleurs, abondance de biens ne nuit pas !... C'est depuis que vous habitez la campagne, il me semble, que vous vous portez si bien ?

MADAME DESCHARS

Mais oui, ma chère.

CAROLINE

Alors, vous y êtes habituée ? Vous êtes contente, à Ville-d'Avray ?

MADAME DESCHARS, lyrique.

Enchantée ! Du soleil, de l'azur, des bois, des oiseaux, le grand calme de la nature... c'est exquis !

CAROLINE

Voyons, esquissez-moi ça un peu, que je m'en fasse une idée.

MADAME DESCHARS, minaudant.

Nous avons trouvé là une occasion unique, que nous avons saisie par le feuillage. Une folie d'homme de lettres, une villa délicieuse, où l'artiste a enfoui cent mille francs, et qui nous fut vendue onze mille... Une villa copiée sur une villa de Florence, entourée de prairies suisses, sans les inconvénients des Alpes... On respire le bon air, en se promenant dans des bois admirables. On est heureux par les yeux, comme si on y avait un cœur !... Enfin, un rêve ! un rêve ! Le mien ! Et c'est M. Deschars qui s'est gracieusement offert à le réaliser.

CAROLINE, avec un léger soupir.

Ah ! vraiment ! Heureuse madame Deschars !...

MADAME DESCHARS

Mais une femme, qui remplit bien ses devoirs, mérite, il me semble, ce bonheur... Je puis dire, il est vrai, puisqu'il n'est pas là... que Deschars est la bonté, l'amabilité, la perfection même... Avec lui, je fais tout ce que je veux ; et il fait tout ce que je veux. C'est une bonne pâte d'homme.

CAROLINE, un peu ironique.

Heureuse, heureuse madame Deschars !

(1) Hommage à Molière (H. H. et E. M.).

STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE TOURS POUR 1913

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

1913		RÉPARTITION DES DÉCÈS (mort-nés non comptés) PAR AGE ET PAR SEXE											RÉPARTITION DES NAISSANCES PAR SEXE						
MOIS		moins de 1 an	de 1 an à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 79 ans	de 80 ans et au-dessus	TOTAUX	Masculin	Féminin	MORT-NÉS	Masculin	Féminin	TOTAUX	Illégitimes	MARIAGES	DIVORCES		
JANVIER.....		17	13	23	25	58	25	161	76	85	10	54	60	114	20	39	5		
FEVRIER.....		17	24	10	34	44	17	146	66	80	7	51	51	102	25	28	2		
MARS.....																			
AVRIL.....																			
MAI.....																			
JUIN.....																			
JUILLET.....																			
AOUT.....																			
SEPTEMBRE.....																			
OCTOBRE.....																			
NOVEMBRE.....																			
DECEMBRE.....																			
TOTAUX.....		34	37	33	59	102	42	307	142	165	17	105	111	216	45	67	7		
1912		37	14	39	58	86	27	261	137	124	18	129	108	237	46	107			

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ

SOLUBLE

Urotropine
Helmitol
Pipérazine

ROGIER

Benzoate
de lithine
etc.

PRIX

au Public : 5 fr

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER**, Pharmacien, Ancien Interne des hôpitaux de Paris
19, avenue de Villiers — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD

MADAME DESCHARS

Il ne me refuse rien : il va même au devant de mes désirs ! Ainsi, tenez, cette robe en poulx de soie, que j'étrienne aujourd'hui pour venir à Paris, est-elle assez jolie, chatoyante et riche ?... M. Deschars m'a fait la surprise de m'en apporter l'étoffe il y a quinze jours.

CAROLINE

Superbe ! Magnifique ! Elle vous va ravir.

MADAME DESCHARS

Et il n'a rien épargné. Il m'en reste deux lès et de quoi faire un corsage pour le jour où je voudrais la faire transformer. Car, vous le savez, ma petite, j'aime ce qui est beau, mais je suis économe.

CAROLINE

Heureuse madame Deschars ! Et non moins heureux monsieur Deschars. (*Avec un soupir*) Ah ! oui !..

MADAME DESCHARS

Un soupir !... Oh ! chère, seriez-vous malheureuse ?

CAROLINE

Oh ! mais non, chère madame. Adolphe est également parfait : c'est le mari idéal. Toujours complaisant, galant, attentif, ponctuel ; et avec cela toujours vraiment épris.

MADAME DESCHARS

Cela est rare, après dix ans de mariage !... Ainsi donc, vous en êtes bien sûre, ma petite amie, pas de frasques ?

CAROLINE

Pas l'ombre... J'ai, d'ailleurs, la plus entière confiance.

MADAME DESCHARS

Hum !... Méfiez-vous ! Il ne faut jamais dormir sur ses deux oreilles. A votre place, avec un mari encore aussi jeune, je veillerais.

CAROLINE

Mais... pourquoi ?...

MADAME DESCHARS

Eh ! eh ! parce que... Ainsi, tenez... mais ne prenez pas cela en mauvaise part, ma petite amie : — on m'a parlé, à propos de votre Adolphe, d'une certaine belle grande dame, chez qui vous fréquentez, et avec qui on l'a vu d'une amabilité... inquiétante.

CAROLINE

Serait-ce M^{me} de Fischtaminel ?

MADAME DESCHARS

Oui, ma chère, la comtesse elle-même.

CAROLINE

La belle réjouissance... elle n'a que la peau sur les os...

MADAME DESCHARS

C'est possible... Mais avec ces monstres d'hommes !... Laissez-moi vous dire, Caroline ; une femme, ayant un mari comme

le vôtre, ne devrait jamais admettre, dans son intimité, une amie encore jeune.

CAROLINE

Alors, selon vous, madame Deschars, elles devraient toutes avoir l'âge canonique ? Ça serait gai !

MADAME DESCHARS

Parfaitement !... A moins qu'elles ne soient inoffensives et bêtes comme cette petite oie de Du Buisson.

CAROLINE

Stéphanie ?... Elle est charmante...

MADAME DESCHARS

Oh ! ses charmes !... n'empêche qu'après dix mois de ménage, son mari, si j'en crois ce que l'on dit, court déjà la prétentaine.

CAROLINE

Vraiment ! vous croyez ?... Après tout, peut-être, la petite Du Buisson, fait-elle, pour sa part, l'école buissonnière ?

MADAME DESCHARS

Elle est bien trop bêtasse pour cela.

(On sonne)

(A suivre).

RECONSTITUANT DU SYSTÈME NERVEUX

NEUROSINE PRUNIER

"Phospho-Glycérate de Chaux pur"

NOUVELLES

ASSOCIATION DES MÉDECINS D'INDRE-ET-LOIRE

Nous avons adressé aux médecins d'Indre-et-Loire qui ne font pas encore partie de notre Société, divers renseignements leur permettant, s'ils le désirent, de se joindre à nous.

Nous prions ceux qui ont l'intention de nous donner leur adhésion de vouloir bien le faire dans le courant de mars, la Commission se réunissant en avril, avant l'assemblée générale.

Le Bureau de l'Association.

BIBLIOGRAPHIE

Technique clinique médicale et Séméiologie élémentaires, publié sous la direction du D^r Emile SERGENT et avec la collaboration de MM. Ribadeau Dumas, Lian d'Heuqueville, Fecarotta, S. Chauvet, Pruvost, Hazard. Préface de M. Just Lucas-Championnière. — A. MALOINE, éditeur, 25-27, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris. — in-8° 1913. 173 figures, 2 planches en couleurs, 12 fr.

Sédatif de l'Hyperexcitabilité nerveuse

Véronidia

Buisson

20, Boul^d Montparnasse, PARIS

DOSES :

ANTISPASMODIQUE : 2 cuillerées à café
HYPNOTIQUE : 1 à 2 cuillerées à potage

LISTE DES INSTRUMENTS D'OCCASION

Les demandes ainsi que celles concernant l'achat, la vente, l'échange ou la réparation devront être adressées à M. Ch. Loreau, à Paris, 3 bis, rue Abel (XII.)

Dilatateur de Kollmann, état neuf.....	50 francs
1 aspirateur Galot, boîte métal.....	12 —
1 série de 37 bougies de Guyon nickelées.....	65 —
1 transfuseur du sang Collin.....	15 —
1 stéoscope phonendoscope.....	13 —
1 pulvérisateur à vapeur grand modèle.....	25 —
1 thermo-cantère pointe et couteau.....	50 —
1 appareil faradique trousse Gaiiffe.....	12 —
1 seringue Roux, en boîte.....	10 —
1 seringue vésicale, 150 grammes.....	10 —
1 seringue de Braun.....	5 —
1 trousse boîte métal, 10 instruments.....	15 —
1 paire ciseaux nickelés.....	1 fr. 25
1 seringue hypodermique, boîte.....	1 —
1 blepharostat.....	5 —
1 ciseau Wecker.....	5 —
1 seringue Galezowski.....	10 —
1 trousse avec 7 daviers anglais.....	35 —
1 fauteuil dentaire de clinique.....	100 —
1 tour dentaire.....	50 —
1 poire Politzer et siphon.....	5 —
1 pince de Ruault.....	10 —
1 boîte accumul., cautère et lumière.....	80 —
1 pince de Chateilher.....	8 —
1 amygdalotome de Mathieu.....	12 —
1 dilatateur, 3 branches et 3 canules Trouseau.....	20 —
1 boîte complète p. l'intubation.....	80 —
1 pompe stomacale.....	15 —
12 pincers Kocher et 12 Péan nickelées.....	30 —
1 dilatateur Nicaise.....	15 —
1 stérilisateur bouillier p. sondes.....	10 —
1 pince uréthrale Collin.....	10 —
1 brise-pierre Mathieu.....	40 —
1 séparateur de Luys, boîte métal neuf.....	80 —
6 pincers clamp et vaginales.....	15 —
1 spéculum de Cusco pliant nickelé.....	5 —
2 valves vaginales à manche.....	10 —
1 forceps Tarnier et basiotribe dern. mod.....	100 —
1 aiguille Reverdin nickelée.....	5 —
1 trousse à sutures de Michel.....	6 fr. 50
1 vitrine à instr. nickelée 20/40/60.....	65 —
1 table fer 3 étages.....	10 —
1 machine statique, 2 plateaux et accessoires.....	80 —
1 masseur vibreur, moteur 110 volts.....	90 —
1 boîte électrique, 24 éléments access.....	40 —
1 bain de lumière Heller, 4 lampes arc.....	600 —
1 fauteuil spéculum Dupont.....	100 —

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Fêtes de Pâques 1913. Validité exceptionnelle des Billets Aller et Retour

A l'occasion des Fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans rendra valables du Jeudi 13 Mars au dernier train du Jeudi 3 Avril :

1° Les billets Aller et Retour ordinaires, à prix réduits, délivrés aux prix et conditions des Tarifs spéciaux G. V. nos 2 et 102.

2° Les billets Aller et Retour de Bains de mer dits de Semaine, à prix réduits, exceptionnellement délivrés tous les jours pendant la période précitée aux prix et conditions du tarif spécial G. V. no 6, chap. II, § 1er, savoir :

(a) Aux gares de La Chapelle-du-Chêne, Mézeray, Arnage, Neuillé-Pont-Pierre (via La Flèche) Saint-Antoine-du-Rocher (via Tours) Baugé (Bia La Flèche), Brion-Jumelles (via Saumur), Ploërmel, Pontivy et Châteaubriant, ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires comprises entre ces divers points et Saint-Nazaire inclus), pour les stations balnéaires de Saint-Nazaire, Pornichet,

Escoubiac-la-Baule, Le Poulignen, Batz, Le Croisic et Guérande. (b) Aux gares de Redon, Ploërmel, Pontivy et Lorient, ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires comprises entre ces quatre points, pour les stations balnéaires de Quiberon, Saint-Pierre-Quiberon et Plouharnel-Carnac ;

(c) Aux gares de Lorient et Landerneau ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires comprises entre ces deux points pour les stations balnéaires de Concarneau, Pont-l'Abbé et Douarnenez.

(d) Aux gares de Nantes, La Bourse, Chantenay, La Basse-Indre et Couëron, pour les stations balnéaires de Saint-Nazaire, Pornichet, Escoubiac-la-Baule, Le Poulignen, Batz, Le Croisic, et Guérande, et inversement aux dites stations balnéaires pour les gares de Nantes, La Bourse, Chantenay, la Basse-Indre et Couëron.

NOTA. — Ces différents billets conserveront leur durée normale de validité lorsqu'ils expireront après le 3 Avril.

Le Printemps aux Pyrénées sur la Côte d'Argent et au Roussillon

Il est délivré dans toutes les gares du réseau d'Orléans et dans ses bureaux de ville à Paris des billets aller et retour de toutes classes à prix très réduits valables 33 jours et prolongeables moyennant supplément pour Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Arcachon, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, etc.

Quotidiennement cinq trains rapides ou express dans chaque sens entre Paris et Pau-Biarritz, comportant de grandes voitures à bogies et intercirculation. Jusque au 20 avril 1913, train de luxe quotidien extra rapide de nuit « Pyrénées-Côte d'Argent » composé de wagons-lits avec salons-lits, lits ordinaires et couchettes (Service direct entre Calais-Maritime et Biarritz-Ville en correspondance avec le service de ou pour Londres).

Pour les relations avec le Roussillon, via Montauban-Toulouse, service rapide de luxe quotidien « Paris-Barcelone Express » avec wagons-lits et voitures des trois classes à couloir entre Paris-Quai d'Orsay et Port-Bou ; entre Paris-Quai d'Orsay et Villefranche-Vernet-les-Bains, voitures directes 1^{re} et 2^e classes, à couloir, avec lits-toilette et couchettes.

LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie

CHIMISTE-EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

20, Boulevard Heurteloup, 20

TOURS — TÉLÉPH. 3.08 — TOURS

Nucleo Fer Girard, le plus assimilable des ferrugineux
NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

Floreine — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.

Biophorine Kola Glycéro- granulé de kola, glycéro-
phosphatée phosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents antineurasthéniques et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

Vin Girard de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté
Succédané de l'huile de foie de morue
Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, Imp. Tourangelle, 20-22, rue de la Préfecture

IODO-JUGLANS (Extrait de Noyer iodé)

L'ODO-JUGLANS, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats : enfants, convalescents.

L'ODO-JUGLANS est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants : 10 à 20 gouttes par jour ; Adultes : 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée. Maladies de poitrine, toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

Dépôt toutes Pharmacies. — Vente de gros : H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).